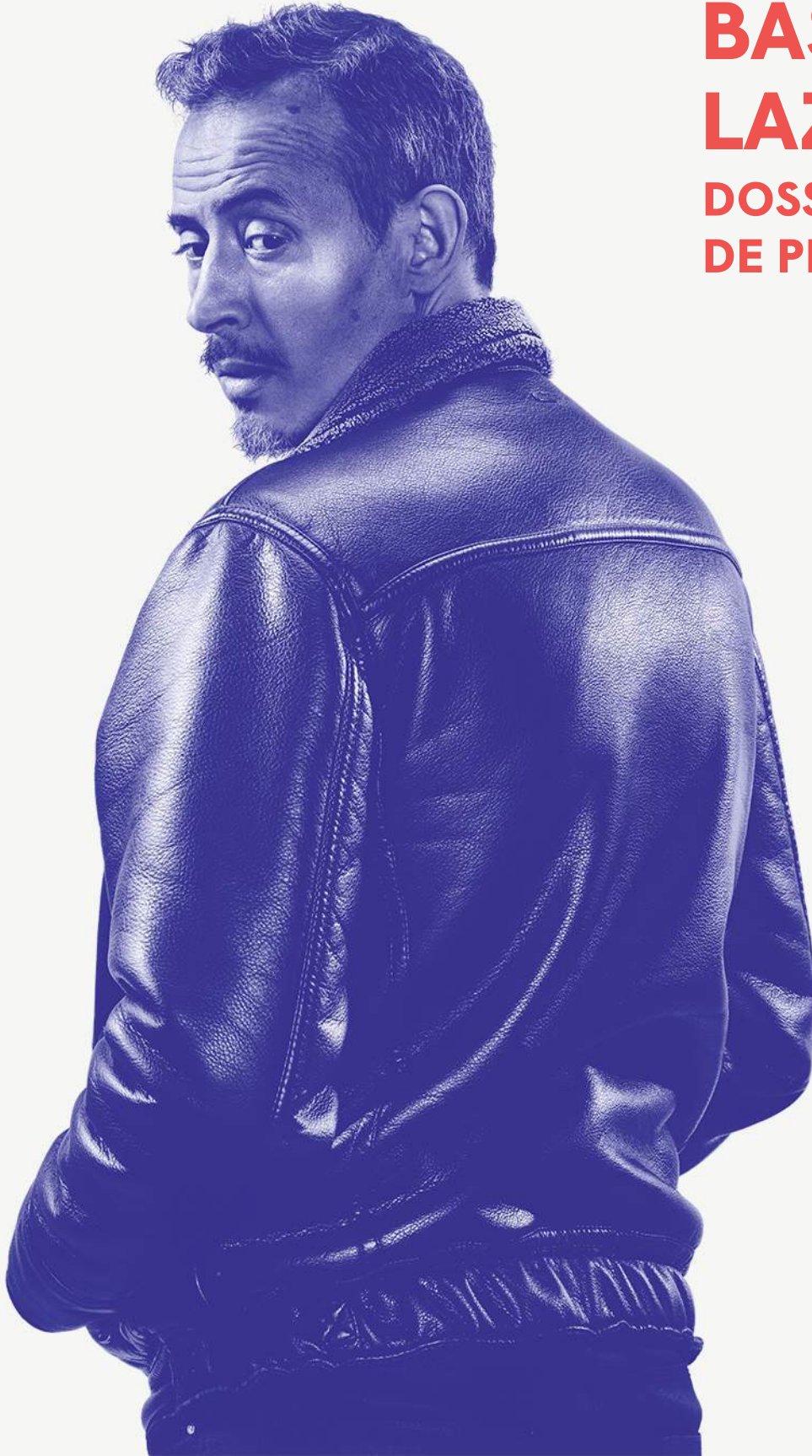


CCCC  
TTTT  
D'D'D'  
AAAA

**CENTRE DU THÉÂTRE  
D'AUJOURD'HUI** DÉDIÉ À LA  
DRAMATURGIE D'ICI

**BASHIR  
LAZHAR**

**DOSSIER  
DE PRESSE**



CENTRE DU THÉÂTRE  
D'AUJOURD'HUI  
— 3900 RUE ST-DENIS  
MTL QC H2W2M2  
514 282-3900

# BASHIR LAZHAR

---

SALLE PRINCIPALE DU  
CENTRE DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI  
19 septembre au 14 octobre 2017

## PRODUCTION

Centre du Théâtre d'Aujourd'hui

## PUBLICATION

Leméac

## EN SAVOIR PLUS

[theatredaujourd'hui.qc.ca/bashirlazhar](http://theatredaujourd'hui.qc.ca/bashirlazhar)

## CRÉATION

*Bashir Lazhar* a été créé pour la première fois en janvier 2007 à la salle Jean-Claude-Germain du Centre du Théâtre d'Aujourd'hui, dans une mise en scène de Daniel Brière. Le comédien Denis Gravereaux a assuré le rôle titre avec brio et passion à la création et au cours de trois tournées qui l'ont entraîné dans plus de 70 lieux du Québec et du Canada.

Une adaptation cinématographique a vu le jour en octobre 2011 et fut immédiatement adoptée par la critique et un public de tous les horizons. Le film de Philippe Falardeau a également connu un remarquable parcours international, remportant plusieurs honneurs dont une nomination à l'Oscar du meilleur film étranger.

La recréation de ce texte d'Evelyne de la Chenelière, 10 ans après sa création et une adaptation cinématographique couronnée de succès, met en lumière un répertoire québécois vivant qui, au cœur de la crise migratoire et du repli identitaire des pays de l'Occident, se révèle d'une vibrante actualité.

*Bashir Lazhar* retrace le parcours d'un immigrant nouvellement arrivé au Québec, qui remplace au pied levé une institutrice qui s'est suicidée dans l'enceinte de l'école. La personnalité de Bashir et ses initiatives pédagogiques se heurtent à la frilosité et à l'incompréhension de ses pairs et des parents d'élèves. Les préjugés latents font surface et révèlent le choc provoqué par la rencontre des cultures.

## L'ÉQUIPE DE PRODUCTION



Texte  
Evelyne de la Chenelière

Mise en scène  
Sylvain Bélanger

Interprétation  
Rabah Aït Ouyahia

Assistance à la mise en scène et régie  
Julien Veronneau

Décor  
Julie Vallée-Léger

Conception lumière  
Cédric Delorme-Bouchard

Costumes  
Marc Sénécal

Musique originale  
Guido Del Fabbro

Maquillages  
Angelo Barsetti

« Moi je veux juste un tableau noir avec des yeux qui le regardent. Juste un tableau sur lequel je peux effacer et recommencer et des mains un peu petites qui s'agitent comme des drapeaux, toujours impatientes avec la petite bosse de corne à l'intérieur du majeur parce qu'elles auraient trop écrit, et un tableau qui a une seule page et plein de dessins dessus et moi je serai celui qui efface pour recommencer, et ceux qui voudront s'ennuyer je les laisserai regarder par la fenêtre sans les gronder parce que je sais comme il est bon de regarder par une fenêtre en sachant que quelqu'un est en train d'effacer le tableau pour recommencer. »

EXTRAIT

## L'AUTEURE

« J'ai un peu retravaillé le texte, mais prudemment, j'y vais délicatement. C'est quelque chose déjà que j'ai mis beaucoup de temps à écrire avant d'aboutir en 2000 avec la version actuelle. Je suis très ébranlée par la crise migratoire et les enjeux contemporains, mais je ne cherche jamais dans mon écriture à y répondre directement, à me coller dessus. C'est le traitement qu'opère le metteur en scène et la lecture du comédien qui inscrivent les choses dans une actualité. »

[Propos d'Evelyne de la Chenelière extraits d'un article de Sors-tu.ca](#)

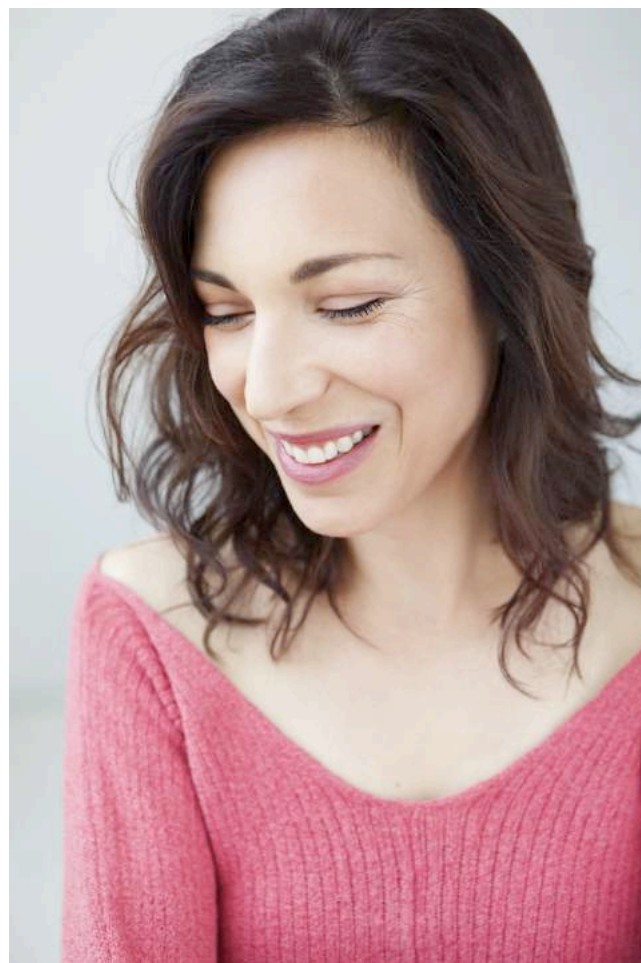


photo : Julie Artacho

## BIOGRAPHIE

Evelyne de la Chenelière se consacre au théâtre et à l'écriture depuis une quinzaine d'années. Issue du Nouveau Théâtre Expérimental, elle aborde l'écriture dramatique comme un laboratoire de recherche, un atelier de fabrication d'où elle tire une partition destinée au plateau, un texte écrit pour traverser le corps des acteurs. Pourtant, ses pièces de théâtre, traduites et montées au Québec comme ailleurs dans le monde, sont aussi des œuvres littéraires, pleines et autonomes, qui interrogent la langue comme

conditionnement de l'expression et de la pensée. *Lumières, lumières, lumières*, créée dans une mise en scène de Denis Marleau à l'automne 2014, marque le début d'une résidence artistique de trois ans d'Evelyne de la Chenelière au théâtre Espace Go. Le cœur de cette résidence est un chantier d'écriture que l'artiste déploie sur un mur du théâtre. Comme comédienne, elle a travaillé sous la direction de Jean-Pierre Ronfard, Alice Ronfard, Daniel Brière, Jérémie Niel, Brigitte Haentjens, Marie Brassard et Florent Siaud. En 2011, elle publie son premier roman, *La concordance des temps*.

# LE METTEUR EN SCÈNE



photo : Ulysse del Drago

## BIOGRAPHIE

Sylvain Bélanger est né en 1972, à Montréal. Il a été diplômé de l'École nationale de théâtre en 1997, où il enseigne depuis 2008. En 2012, il est nommé à la barre du Centre du Théâtre d'Aujourd'hui. Il est un directeur artistique passionnant et engagé. Tant au Théâtre du Grand Jour qu'au Théâtre Aux Écuries, deux théâtres dont il est cofondateur, son instinct et sa sensibilité en ont fait une personnalité incontournable du paysage théâtral québécois. Il est notamment reconnu pour ses mises en scène de *Cette fille-là* (Joan MacLeod), *Moi chien créole* (Bernard Lagier) accueillie entre autres à la Comédie Française, *Félicité* (Olivier Choinière), *Yellow Moon* (David Greig), *Les mutants* (idée originale de Sylvain Bélanger et Sophie Cadieux), *L'enclos de l'éléphant* (Étienne Lepage), *Billy (les jours de hurlement)* (Fabien Cloutier) ou encore *Comment s'occuper de bébé* (Dennis Kelly), *J'accuse* (Annick Lefebvre) et *Unité modèle* (Guillaume Corbeil). Ses spectacles ont été acclamés tant par le milieu théâtral que par la critique. Sa reconnaissance l'a mené à collaborer avec le Centre d'essai des auteurs dramatiques (CEAD) et le Conseil des arts du Canada comme jury, à siéger au conseil d'administration du Conseil québécois du théâtre ou encore sur des comités du Conseil des arts de Montréal et du Conseil des arts et des lettres du Québec.

« *Bashir Lazhar* aujourd’hui, c’est l’Arabe aujourd’hui, au Québec. En me demandant si on lui donne une chance. Une vraie chance. Une chance égale. *Bashir* en 2017, c’est l’Arabe en 2017, au Québec, de plus en plus stigmatisé par les associations instantanées qu’on fait à la menace terroriste. Il y a une masse de moins en moins silencieuse en Occident et une vague importante actuellement des replis identitaires. L’époque est de plus en plus confrontante en ce sens pour les Québécois. Des réfugiés se présentent à la frontière tous les jours, avec du courage oui, mais avec surtout : des attentes envers le Québec. Je me dis que c’est maintenant à nous d’être à la hauteur.

Notre frontière s’ouvre, heureusement, mais c’est une fois la porte ouverte que les défis commencent. Et il va falloir commencer à réaliser que le défi est partagé. Il ne suffit pas d’ouvrir une porte et de laisser le monde se débrouiller. La chance doit être égale, réelle, équitable.

C’est donc ce que je ferai personnellement en accompagnant l’acteur également rappeur Rabah Aït Ouyahia. *Bashir Lazhar* en 2017, c’est autant Rabah qui rencontre un milieu qu’un artiste qui rencontre un autre public. Le défi sera de taille au théâtre. Mais vous le savez, il est plus grand en dehors du théâtre surtout. »

Propos de Sylvain Bélanger tenus lors du lancement de la saison 17/18 au Centre du Théâtre d’Aujourd’hui

# L'ACTEUR



photo : Hugo B. Lefort

« Le filet social à renforcer, le souci des autres à cultiver, la solidarité à mettre en action : l'arrivée de Bashir dans cette société révèle non seulement les épreuves de l'intégration, mais aussi les défis auxquels sont confrontées les institutions québécoises, et en particulier l'école. »

Extrait de *La lueur dans les yeux de Rabah*, article de Miriam Fahmy pour le 3900

## BIOGRAPHIE

Canadien d'origine algérienne, Rabah Aït Ouyahia débute sa carrière comme rappeur avec le groupe hip-hop M-Pack avec qui il produira un premier album intitulé *Si y'a moyen*. L'album sera chaudement accueilli par la critique montréalaise. Par la suite, sous le nom d'El Winner, il forme le groupe Latitude Nord et lance l'album *Dis-leur* en avril 2001, sous le label Mercury Canada d'Universal Music. Le groupe sera nommé au Gala de l'ADISQ dans la catégorie Album de l'année – hip-hop. En 2001, il tient son premier rôle au cinéma dans le film *L'Ange de goudron*, réalisé par Denis Chouinard et obtient une nomination au gala *La soirée des Jutra* en 2001 dans la catégorie Meilleur rôle de soutien. En 2014, le réalisateur Bachir Bensaddek lui propose le rôle de Mokrane dans le long-métrage *Montréal la blanche*, ce qui le fait renouer avec le cinéma d'ici. À la télévision, il obtient le rôle de Bruno dans la télésérie *L'imposteur* aux côtés de Marc-André Grondin. On a également pu le voir dans *District 31*, *Victor Lessard* et *Mr. Roach*.

Vous pouvez consulter les biographies des concepteurs sur notre site internet :

[theatredaujourd'hui.qc.ca/bashirlazhar](http://theatredaujourd'hui.qc.ca/bashirlazhar)



**La  
lueur**

**dans  
les  
yeux  
de  
Rabah**

**Les événements creusent des sillons dans lesquels un destin se faufile. L'histoire du comédien Rabah Aït Ouyahia suit de près l'Histoire récente, la vie de l'homme et les drames géopolitiques de notre époque se répondant sans cesse. Mais le synchronisme ne s'arrête pas là: avec chaque rôle qu'on lui a confié, Rabah s'est trouvé à (re)jouer son parcours personnel, dans une sorte de mimêsis perpétuelle. Un parcours que l'acteur m'a raconté sous la forme d'un récit en boucle, nous faisant naviguer entre les époques et les continents.**

**Miriam Fahmy** | Chercheuse, éditrice et animatrice indépendante

Charismatique, volubile, physique. Les épithètes ne manquaient pas au directeur artistique du Centre du Théâtre d'Aujourd'hui, Sylvain Bélanger, lorsqu'il m'a parlé de Rabah Aït Ouyahia. Le comédien fera ses premiers pas au théâtre en ouverture de la saison 2017-2018 — et quels premiers pas: il incarnera Bashir Lazhar dans la pièce éponyme d'Evelyne de la Chenelière, montée pour la première fois au CTDA en 2007. « Rabah n'a jamais joué au théâtre et il va faire un solo! » Courageux: un autre adjectif que Sylvain a utilisé.

Dans sa « gueule de métèque », faite de pics et de vallées, je reconnais immédiatement la figure de l'Arabe maudit, cet archétype narratif qui peuple la littérature, le cinéma et le théâtre occidentaux depuis la colonisation, depuis *L'étranger* jusqu'à *La haine*. Le personnage de l'homme brun condamné à la fatalité par son hérédité. L'antihéros qui réussira à changer de trajectoire, à déjouer le sort tragique auquel il était pourtant prédestiné. Ou peut-être pas. Ce rôle, Rabah l'a porté au cinéma dans *L'ange de goudron* de Denis Chouinard, sorti en salles le 7 septembre 2001, quatre jours avant le drame qui allait marquer au fer rouge le jeune XXI<sup>e</sup> siècle. « Dans le film, je joue un Arabe qui braque un avion », me rappelle-t-il, les sourcils arqués, l'air du gars qui n'en revient toujours pas de cette coïncidence. Rapidement, Rabah me précise que les coïncidences n'existent pas; il y a seulement le karma, Dieu et la chance. Rabah a cette solennité qui me rappelle celle de ma propre famille originaire du Moyen-Orient. Lorsqu'il parle, l'emphase est partout, tout le temps.

Le petit nouveau qui débarque au théâtre n'est pourtant ni petit ni nouveau. À 42 ans, Rabah roule sa bosse dans les milieux du cinéma et de la télé depuis près de deux décennies, surtout comme producteur.

Quinze années se sont écoulées entre *L'ange de goudron* et son plus récent rôle au cinéma, dans *Montréal la blanche* de Bachir

Bensaddek, paru l'an dernier. Avec ces seules deux prestations en poche, Rabah ne se considérait pas comme un acteur. « Je me disais "t'auras fait deux films". » Puis, après *Montréal la blanche*, le monde de la télé a frappé à sa porte, et aujourd'hui on peut le voir dans *L'imposteur* (TVA), *Victor Lessard* (Illico) et *District 31* (SRC).

Mais Rabah rêvait plutôt de théâtre. « Le théâtre, c'est le génome du cinéma. C'est le code génétique de tout art, même la musique. Je voulais me prouver que j'étais capable d'en faire. » Après trois-quatre auditions infructueuses, Rabah a enfin eu sa chance. « J'amène quelque chose qui casse le moule de l'étudiant de théâtre. Ce n'est pas facile, mais je n'aime pas la facilité. Le théâtre, le cinéma, ce sont des laboratoires. Il faut expérimenter », croit-il. « Certains réalisateurs prennent le risque de chercher la lueur dans les yeux au lieu de se rabattre sur les comédiens qui jouent de la même façon depuis 30 ans. » Le petit nouveau a de l'aplomb.

### **Le gagnant**

Cette assurance dans la critique lui vient peut-être de son passé de rappeur. Avant d'être Rabah, il était El Winner, du duo Latitude Nord, le premier groupe rap québécois à signer un contrat avec un label des « majors ». Ce moment historique a propulsé Rabah sous les projecteurs. Mais aussitôt ce jalon franchi, le groupe est disparu dans le brouillard. Racontée par Rabah, l'anecdote suit à la lettre le scénario classique de la rencontre de l'artiste avec l'industrie: « Cette expérience m'a blasé. Je n'aimais pas ce côté superficiel du *showbusiness*. Je ne voulais pas montrer ma face à la télévision et répéter 15 fois la même chose. Et puis j'ai eu un conflit avec mon manager. »

Ce bref moment de célébrité aura néanmoins tracé la voie de son passage vers le cinéma. C'est dans un vidéoclip que Denis Chouinard a repéré la lueur dans les yeux de Rabah.

Sa première expérience de tournage sur le plateau de *L'ange de goudron* a été un apprentissage constant. Il ignorait le protocole du cinéma, a fait plein de bourdes. Des erreurs qui lui fournissent encore aujourd'hui la matière de moult anecdotes hilarantes : « Mon premier jour de tournage, la première scène commence, je bafouille un peu mon texte. Je m'arrête et je dis : "Coupez !" » Le réalisateur a accueilli la gaffe avec clémence.

## «Avoir de la tenue, c'est ne jamais donner l'occasion de se faire critiquer.» N'est-ce pas là la condition de l'homme racisé, de facto suspect, donc tenu à l'irréprochabilité ?

Bien qu'il eût déjà fréquenté la scène lors de ses spectacles de rap, il fallait tout réapprendre. « Contrairement à la musique où tu peux imiter une gestuelle, une attitude, devant une caméra tu ne peux pas copier. Et puis, quand une musique démarre, le tempo est le même jusqu'à la fin. Quand tu joues, la rythmique est variable. » Avec le recul et l'expérience, Rabah a conclu que c'est l'émotion qui crée le rythme. Un apprentissage auquel il peut s'exercer abondamment en préparant *Bashir Lazhar*. Bashir est un immigrant qui a perdu femme et enfants. Tout en portant le fardeau de cette tragédie personnelle, il doit s'efforcer de s'adapter à sa société d'accueil. Un rôle qui amène Rabah à plonger en lui pour livrer, seul, ce récit. « À force de répétitions, j'ai appris à ne plus simplement dire les lignes, mais à les incarner. »

### Le perdant

Rabah est arrivé au Québec avec sa famille en 1996, cinq ans après le début de la guerre civile algérienne. Il avait 21 ans. « Mon parcours n'a pas rapport avec celui d'un immigrant : quand on quitte un pays instable pour s'installer dans une société plus stable, on se dit : "Je vais construire quelque chose de plus durable". Pas moi. Je ne suis pas quelqu'un qui arrive à se projeter. »

Dix ans après son arrivée au Québec, une succession d'échecs personnels et familiaux l'ont secoué : séparations, trahisons. « Il faut écouter la vie, des fois. Je crois beaucoup en Dieu, je ne suis pas religieux, mais je crois en une force qui t'envoie des messages. À ce moment-là, on me disait : "Regarde ta vie". »

Il fallait partir, aller voir ailleurs. Il s'est mis à voyager, mais ne s'est pas plus trouvé. « Alors je me suis dit : "Je rentre chez moi. Six mois en Algérie pour noyer mon chagrin." » Six mois se sont transformés en six ans. Rabah est devenu producteur de cinéma, de télé, de pub. Il est devenu, à force de surmenage, le deuxième producteur le plus prolifique en Algérie. C'était l'abondance. Et pourtant.

Sans entrer dans les détails, Rabah effleure les circonstances du décès de sa petite, née en Algérie, tombée malade, décédée faute de soins médicaux adéquats. La réussite de Rabah n'a pas pu la sauver. « Quand on gagne plein de fric, mais qu'on est dans un pays où on ne peut pas aller à l'hôpital parce qu'il y a

de la merde qui flotte dans les couloirs, à quoi ça sert de faire de l'argent ? À quoi ça sert d'avoir une belle maison si quand on sort de sa maison on est encore en Afrique ? C'est là où je me suis dit : "Cette Algérie-là, il faut que je la quitte". »

Peu de temps après le drame, Rabah a reçu l'appel de Bachir Bensaddek. Le réalisateur voulait lui confier le rôle d'Amokrane dans *Montréal la blanche*. Amokrane : un immigrant d'Algérie qui a fui les horreurs de la guerre, mais qui peine à laisser le passé derrière lui. Comme pour *L'ange*, la critique a accueilli le travail de Rabah avec enthousiasme ; on a trouvé qu'il jouait vrai. Parce que Rabah, c'est Amokrane.

### Bashir 2017

Quand Evelyne de la Chenelière a écrit *Bashir Lazhar*, il y a 15 ans, 10 000 Algériens demandaient l'asile au Québec. Aujourd'hui, ce sont des millions de Syriens, d'Irakiens, de Kurdes, d'Afghans, d'Érythréens et d'autres encore qui parcourent la planète en quête d'un refuge, alors même que se refroidit l'hospitalité occidentale. Des hommes et des femmes sont précipités malgré eux dans une course à obstacles dont la ligne d'arrivée est sans cesse repoussée. Et l'adversité ne cesse pas une fois le refuge trouvé.

Encore plus d'actualité aujourd'hui qu'au moment de sa création, la pièce nous rappelle que l'ouverture des frontières ne suffit pas. À cet égard, le jugement de Rabah est sans équivoque : « Tonton Justin fait rentrer des dizaines de milliers de Syriens, bravo. Est-ce qu'on sait ce qu'ils vont devenir ? L'effort, ce n'est pas de les faire entrer ici, c'est de s'en occuper. S'il n'y a pas de travail, s'ils n'arrivent pas à nourrir leurs enfants, s'ils se sentent comme des citoyens de deuxième zone, vaut mieux les laisser mourir là-bas. Les hôpitaux psychiatriques et les prisons du Québec sont bondés d'Algériens ! »

Le filet social à renforcer, le souci des autres à cultiver, la solidarité à mettre en action : l'arrivée de Bashir dans cette société révèle non seulement les épreuves de l'intégration, mais aussi les défis auxquels sont confrontées les institutions québécoises, et en particulier l'école. « C'est une pièce sur le poids démesuré qu'on fait reposer sur le système scolaire, à une époque où on commence chaque année scolaire avec moins d'argent que l'année précédente », juge-t-il.

### Le Bashir de Rabah

Rabah s'emballe en me décrivant les transitions dans le texte. Monologue oblige, Bashir s'adresse à un élève invisible, puis se parle à lui-même, retourne à l'élève, puis subitement se met à parler à sa fille décédée. Ces transitions, s'il les a travaillées des heures durant avec son metteur en scène, il les connaissait déjà. Rabah atterrit sur les planches en ayant parcouru ces chemins-là.

Jouer Bashir, c'est « avoir de la tenue ». Quand Bashir se fait renvoyer par la directrice de l'école, il reste honorable. Quand un juge lui dit non, il reste digne. « Avoir de la tenue, c'est ne jamais donner l'occasion de se faire critiquer. » N'est-ce pas là la condition de l'homme racisé — *de facto* suspect, donc tenu à l'irréprochabilité ? L'Arabe marche sur un perpétuel fil de fer. S'il vacille, la dégringolade peut être rapide, et tragique. « Bashir




fait continuellement des efforts. Des efforts face aux élèves, des efforts face aux professeurs, des efforts face à la directrice. » Avoir de la tenue est une éthique que Rabah connaît, l'ayant apprise de son père. Cet ancien professeur d'université est arrivé au Québec bardé de diplômes; pourtant, il n'a jamais réussi à renouer avec son métier, ni avec son statut social. « Mon papa a dû donner des cours à des enfants de riches. Mais il a toujours gardé la tenue. »

### **L'émerveillement**

Rabah aborde ses débuts dans le monde du théâtre avec reconnaissance : « Je sais la chance inouïe que j'ai de rentrer dans ce milieu, et avec cette pièce. On m'a donné une chaussure à ma pointure. » Il n'impute pas cette occasion de faire du théâtre à son seul talent. « Le talent, c'est ce qui va faire que le metteur en scène sera content. Mais le premier contact, la rencontre, ça, c'est l'œuvre de la chance, ou du karma, ou appelle ça comme tu veux. Chacun donne une explication à sa vie. Moi je crois que la chance fait partie intrinsèque de la mienne. »

L'arrivée de Rabah au théâtre marque un autre (re)commencement. En préparant la pièce, il a retrouvé le goût de la scène musicale. Sous le pseudonyme de Le R, il fera paraître un EP cet automne. « Les thèmes ont changé depuis *Latitude Nord*, mais une chose demeure : les premiers titres, je les sors pour le *street cred*. » Le R s'adressera d'abord à la rue et au monde du rap, pour s'y tailler une place à nouveau. « On te donne pas ton ticket. Tu dois refaire la file. »

Rabah s'empresse de préciser que sa priorité, c'est la pièce. « J'espère être à la hauteur de ce qu'attend l'auditoire, et surtout de ce qu'attend Sylvain. Mais c'est terrifiant. Il a beau s'être fait rassurant, ultimement, je suis seul sur scène. Je suis encore comme j'étais chez Denis : fragile. J'aime arriver comme ça, anxieux. Ça me fait mal, mais c'est ce que j'aime. »

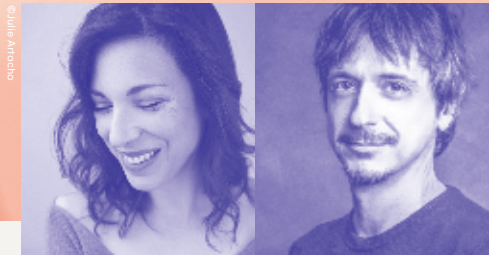
Maintenant qu'il y a goûté, souhaite-t-il continuer au théâtre ? « Je le souhaite, oui, mais je ne peux pas avoir cette arrogance. Je suis encore à l'essai. » 



**BASHIR LAZHAR**

**Salle principale**

Du 19 septembre au 14 octobre 2017



# Bashir, la chair, l'image, le mot

Réflexions autour de *Bashir Lazhar* à l'occasion  
de son adaptation pour le cinéma

**Evelyne de la Chenelière**  
avec la collaboration de **Philippe Falardeau**

**Evelyne:** Le sens d'une œuvre littéraire ou artistique s'enrichit par l'interprétation du lecteur ou du spectateur, et je ne dirai jamais assez combien les regards posés sur mes travaux m'en apprennent, autant sur l'objet que je mets à l'épreuve du regard de l'autre que sur moi-même. Dans cette perspective, l'adaptation de ma pièce *Bashir Lazhar* pour le cinéma m'aura permis de prendre conscience de plusieurs éléments qui appartenaient jusque-là au mystère de l'écriture solitaire. Je propose donc ici une partie des réflexions qui m'ont animée tout au long du processus d'adaptation entrepris par Philippe Falardeau, ainsi que certains de nos échanges écrits qui témoignent du dialogue que nous avons entretenu dans le but de cerner à la fois l'essence de la pièce de théâtre et les nouveaux enjeux de sa transposition à l'écran.

Avant même de commencer le travail avec Philippe, la pièce de théâtre avait été présentée une centaine de fois au Québec, traduite et jouée en plusieurs langues. Mais, aussi riches aient été les échanges avec les spectateurs, les traducteurs, les acteurs, les metteurs en scène, certains journalistes, je voyais toujours ma pensée métabolisée par mon interlocuteur, comme si, inconsciemment, ce dernier entendait dans mes propos ce qu'il avait besoin d'entendre :

Les professeurs entendaient une critique du système d'éducation, et un plaidoyer pour une plus grande reconnaissance de la profession d'enseignant.

Les immigrants entendaient une critique de notre système d'immigration, et le manque d'humanité de son administration.

Les hommes entendaient le désir d'aborder la difficulté, pour les garçons et les hommes, de s'affirmer et de s'épanouir dans un milieu essentiellement féminin.

D'autres étaient persuadés que je tenais à me positionner clairement contre le suicide.

Sans être tout à fait fausses, ces interprétations ne rendaient que partiellement ce qui m'avait animée lors de mon processus d'écriture, et le projet d'adaptation pour le cinéma aura été pour moi l'occasion de préciser et de raffiner mon propre discours et ma propre analyse.

## 1 L'AUTRE

**Evelyne:** « Je est un autre. »

Dans cette affirmation d'Arthur Rimbaud se résume la tension entre l'identité et l'altérité qui est au cœur de l'acte d'écriture.

L'écriture de toutes mes pièces, mais encore plus particulièrement celle de *Bashir Lazhar*, aura été un exercice d'imagination et de compassion, une tentation de regarder le monde par une autre fenêtre que la mienne.

Bashir Lazhar est triplement étranger :

Il est un immigrant au Québec.

Il est un homme dans un univers de femmes.

Il est un non-enseignant parmi les enseignants.

La forme théâtrale rendait, en elle-même, cette notion de solitude et de rupture : un homme seul en scène, s'adressant à un public anonyme. Je me souviens avoir craint que l'incarnation de tous les personnages ne soit un obstacle à ce sentiment très fort que suscitait la forme théâtrale.

Je me souviens avoir longuement discuté avec Philippe de l'incarnation des personnages autour de Bashir. Je craignais que la présence d'enfants donne aussitôt un caractère sentimental au film. Avec le recul, je m'aperçois que, si le film propose une forme plus « lisse », plus « traditionnelle » que la pièce de théâtre dont il tire son origine, il a su éviter les pièges du sentimentalisme grâce à une grande réserve de la part de son réalisateur.

## ÉCRIRE DANS LA PEAU ② D'UN AUTRE

**Philippe:** Il m'a toujours semblé difficile, voire inconcevable, d'écrire d'un point de vue étranger, de me mettre complètement dans la peau d'un autre, une femme par exemple ou un immigrant. Pourtant c'est ce que tu as fait en écrivant *Bashir Lazhar*. En traitant de l'Autre, t'es-tu investie d'une sorte de « responsabilité » morale ou factuelle ?

**Evelyne:** Je ne me permets pas tout, mais je permets tout à l'écriture. Ce que j'ai découvert, c'est que j'ai eu besoin de faire beaucoup de recherches pour ensuite permettre à mon écriture de s'en affranchir. Si je n'avais pas lu des livres sur la guerre civile, si je n'avais pas pris le temps de rencontrer un avocat spécialisé en immigration, des demandeurs du statut de réfugié politique, un agent d'immigration, je ne me serais pas sentie libre avec mon sujet. En revanche, et tu le soulèves bien, j'ai eu besoin d'écrire à partir d'une situation beaucoup plus fondamentale pour moi, plus intime, plus proche, et c'est mon rapport à l'école, comme enfant puis comme mère, et mon rapport au suicide.

« J'ai eu besoin de faire beaucoup de recherches pour ensuite permettre à mon écriture de s'en affranchir. »

## LA CANDEUR ③ DU PERSONNAGE

**Philippe:** Lorsque j'ai rencontré Fellag (l'acteur qui incarne Bashir au cinéma), il m'a dit « Bashir, c'est Candide de Voltaire ».

Avec ta prose et en utilisant le procédé de la rêverie où Bashir parle un peu à lui-même, il va dire des choses à la fois jolie et candide que je ne pouvais utiliser textuellement dans les dialogues. Comme lorsqu'il parle à Dieu : « Je sais que la queue est longue au bureau des plaintes, mais tout de même, s'il pouvait me rendre ma famille, je lui ferais une publicité extraordinaire. »

Ou même des répliques directes comme lorsqu'il s'adresse à la directrice en lui disant : « Vous pouvez m'appeler si vous êtes désespérée ». Je ne pouvais faire dire cela à Bashir, mais ça m'a donné l'idée de montrer une directrice dépassée par les événements qui se cache pour aller fumer dans la cour.

**Evelyne:** Je ne sais pas si je vois Bashir comme un homme candide. Je crois que ce qui lui donne le courage d'enseigner, ce n'est pas ce qui nous viendrait immédiatement à l'esprit (c'est-à-dire l'amour pour les enfants, la vocation qui repose sur un optimisme fondamental), mais sur quelque chose qui ressemble à un geste de survie : faire le deuil de sa femme en rendant hommage au métier de celle qu'il a aimée.

C'est quelque chose que je répétais souvent à Denis Gravereaux (l'acteur qui a créé le rôle au théâtre) : Bashir est un excellent professeur, mais il n'est pas un professeur.

## 4 LA PUDEUR

**Philippe:** Un mot sur la pudeur de Bashir. Dans la pièce, il dit à son avocat : « Ce n'est pas mon genre d'implorer ». J'ai aimé la grande dignité de ce personnage qui ne s'épanche pas. Est-ce qu'il y a quelque chose de culturel dans notre rapport à l'émotion, dans notre propension à « se raconter » ? À raconter notre drame ?

**Evelyne:** Paul Lefebvre, qui est un fin dramaturge, a résumé le personnage de Bashir dans des termes que je trouve très justes. Je le cite de mémoire : « Bashir est un homme d'idées plongé dans un monde d'émotions ».

Je crois effectivement que notre culture valorise à outrance le partage de la moindre émotion, au nom de vertus à la mode telles « l'honnêteté » et la « transparence ». Selon moi, il ne suffit pas d'être honnête et transparent pour s'élever comme individu et comme société. La réflexion, la retenue, le mystère et la dignité sont des qualités moins célébrées, alors j'aime y porter attention.

## 5 LA VIOLENCE

**Philippe:** Je ne peux jamais dire précisément de quoi parle un film avant le montage final. J'ai une intuition qui me guide lors de l'écriture, mais à chaque étape, le propos est mouvant. Le thème de la violence est très présent dans la pièce. Fulgurant même. La violence d'une pendue qui se donne la mort dans la classe face à la violence subie par tout un peuple dans le pays d'origine de Bashir. La violence du deuil, la violence des mots... Était-ce ce dont tu voulais parler ?

**Evelyne:** Je pense très souvent au suicide. Je constate que je vis dans une société qui fabrique beaucoup d'individus suicidaires, je considère donc que je vis dans une société très violente. Une violence qui passe par l'exclusion, le rejet, l'exigence de la performance, la violence économique, un système souvent impitoyable. Cela, c'est plus difficile à cerner et à décrire que la violence des guerres civiles. Je crois que c'est peine perdue de comparer ces deux types de violence, mais j'ai au moins voulu les mettre en contact, en créant un personnage qui quitte une violence qu'il connaît pour rencontrer une violence qui lui est étrangère.

« Je considère donc que je vis dans une société très violente. Une violence qui passe par l'exclusion, le rejet, l'exigence de la performance, la violence économique, un système souvent impitoyable. »

## 6 LE NON-HÉROS

**Evelyne:** Je me rappelle, en écrivant *Bashir Lazhar*, que je ne voulais faire de lui ni un héros, ni un anti-héros (les anti-héros sont devenus, à mes yeux, dramatiquement aussi ennuyants que les héros puisqu'ils sont tellement prévisibles). Je voulais plutôt que Bashir soit un non-héros.

Dans la pièce de théâtre, je me souviens de quelques brèches, que j'appelais des « glissements du discours » où l'on percevait chez Bashir une sorte de « fatigue morale » qui frôle le cynisme. Dans ces passages, le spectateur est forcé de se demander : « Bashir a-t-il vraiment tenu tous ces propos ? » Ça semble impossible. J'ai voulu rendre théâtralement la lutte intérieure de Bashir entre le discours qu'il souhaite tenir, et une sorte de pessimisme qui le rattrape régulièrement. Dans ton film, la scène qui, pour moi, fait écho à cet état, est la scène du souper entre Bashir et Claire, qui dévoile une certaine dureté inattendue chez Bashir.

**Philippe:** Le personnage ne m'était pas apparu comme un sauveur, mais comme quelqu'un qui essaye sans le savoir de se sauver lui-même. Pour lui, il y a un ordre où chacun a sa place. C'est pourquoi il apparaît si déboussolé quand il est interrompu, quand une main se lève, quand les pupitres ne sont pas en rangées bien droites.

Il y a deux types de glissement du discours :

- **Vers la poésie.** Dans la pièce, il y a des moments très beaux qui mélangent candeur et ironie. « Moi non plus je n'ai pas d'amis (...), mais moi j'ai le choc des cultures comme circonstance très atténuante. » Cette phrase ne peut pas se transposer dans un film.
- **Vers l'ironie ou le cynisme.** J'ai évité autant que possible ces attributs. D'abord dans la pièce c'est une réaction à des personnages qui sont des archétypes. Lorsqu'il répond à la directrice qu'il aurait dû faire des activités plus dynamiques, il est ironique. Devant la directrice dans le film, ça aurait été vulgaire, déplacé, car elle-même est plus nuancée.

## 7 DÉBORDER DE LA MATIÈRE

**Evelyne:** L'adaptation est, pour moi, une transformation qui crée une œuvre nouvelle dont le rapport à l'œuvre originale relève autant de la familiarité que de l'étrangeté. Quand on me demande si le film ressemble à la pièce, je peux donner deux réponses qui sont, à mes yeux, aussi vraies l'une que l'autre : « Oui, énormément. »  
« Non, pas du tout. »

Je me suis toujours demandé : est-ce que ce que tu as inventé pour le film était à l'origine « sous » la pièce de théâtre, ou plutôt « à côté » ? Était-ce une injection de tes préoccupations dans les miennes ? Ou une lecture souterraine de la pièce ?

**Philippe:** Des dialogues naissent les personnages. D'ailleurs, je n'écris presque jamais de scène à scène, car c'est en écrivant des dialogues que j'apprends à connaître mes personnages.

Je pouvais partir d'une réaction de Bashir, quelque chose qu'il dit en s'adressant au groupe ou à un enfant pour créer un personnage.

Ce qui est inventé dans le film est soit présent « entre les lignes », soit un prolongement de questions qui surgissent au cinéma mais pas forcément au théâtre (pourquoi la pendaison dans la classe), soit une nécessité (les enfants doivent exister et ils doivent être différents les uns des autres).

J'ai parfois contredit la dureté des personnages de la directrice et de Claire. Je suis allé vers quelque chose de plus complexe et de plus intégré au drame. L'ajout fondamental est sans doute la relation ambiguë entre Simon et Martine Lachance et la culpabilité que porte Simon. En décidant de montrer la découverte du corps, je ne pouvais pas laisser ce traumatisme en suspens. En relisant la pièce, je me rends compte qu'il est davantage question du traumatisme de Bashir que celui de la classe.

Puis surtout, les moments de solitude de Bashir à la maison où il fait son lavage en regardant neiger, où il lit de la littérature québécoise et où il regarde des jeunes jouer au hockey. Cette dimension était absente de la pièce.

## 8 LA FIN

**Evelyne:** Un de mes plus beaux souvenirs de ce processus d'adaptation, entièrement mené par Philippe, a été un moment de véritable écriture dont le film a eu besoin et dont je me suis chargée.

Il avait été entendu que Philippe assumerait seul l'écriture du scénario, et que j'agisais à titre de consultante. Je n'avais pas prévu que de cette collaboration naîtrait une amitié, ni que je serais amenée à écrire pour le film.

Or, il nous est apparu, à Philippe et à moi, que quelque chose n'allait pas quand venait le temps de transposer la fable qui clôt la pièce de théâtre. Était-elle trop abstraite, trop mystérieuse, je ne saurais le dire avec précision. Mais nous partagions, Philippe et moi, une impression d'inachèvement dans le scénario. Je me suis donc penchée sur l'écriture d'une nouvelle fable. D'une certaine manière, c'est cette fable qui agit, pour moi, comme une signature secrète dans le film.

Dans les prochaines créations de *Bashir Lazhar* au théâtre, j'y intégrerai cette nouvelle fable qui me semble plus forte. ☺



**BASHIR LAZHAR**

**Salle principale**  
Du 19 septembre au 14 octobre 2017

# Bashir Lazhar

## Carnet de création: conception

Julie Vallée-Léger  
Cédric Delorme-Bouchard

Pour la relecture de *Bashir Lazhar* d'Evelyne de la Chenelière, Sylvain Bélanger a confié la scénographie à Julie Vallée-Léger et la conception lumière à Cédric Delorme-Bouchard. Souvent la création du décor est une première étape, les éclairages venant ensuite se greffer sur l'espace. Mais cette fois, les deux concepteurs ont collaboré étroitement pour créer ensemble le magnifique environnement qui accueillera Rabah Aït Ouyahia. Découvrez leurs inspirations, les résultats d'une partie de leurs nombreuses discussions et leur méthode de travail!



« Mon travail est d'inspirer mes collaborateurs, non pas de les contrôler. Pendant la longue durée du processus de création, je ne cesse de revenir et de les ramener à la toute première intuition que j'ai eue à la lecture d'un texte. J'ai dit à Julie et Cédric : je sens Bashir terriblement seul. Il se cogne à tous les murs : la méfiance, la différence. Pour ça, je sens que Rabah lui-même doit se sentir terriblement seul. C'est cruel, mais c'est ma lecture du propos. On accompagnera Rabah bien sûr, mais cette solitude, il devrait s'en servir, la vivre en notre présence. »

– Sylvain Bélanger | Metteur en scène de *Bashir Lazhar*

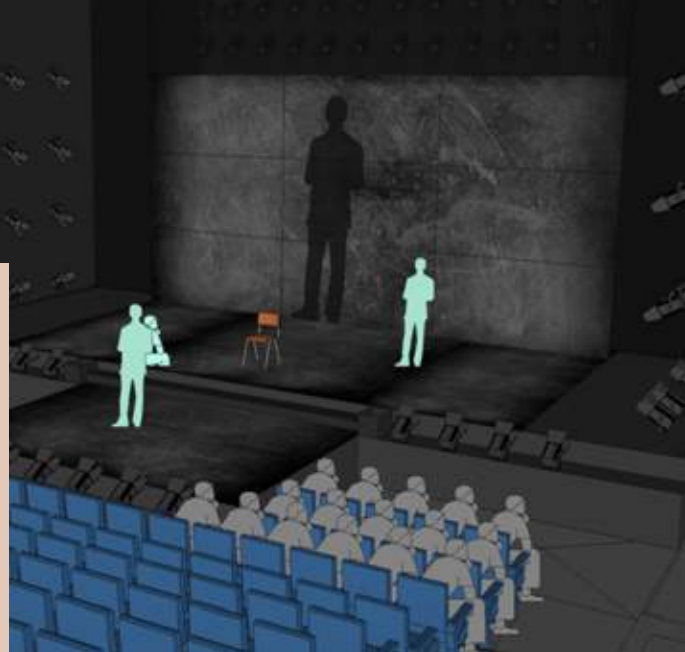
## Monologue

La solitude est donc la ligne directrice des diverses conceptions du spectacle. La forme théâtrale du monologue en elle-même rend compte de la solitude de Bashir au sein de son environnement, mais comment transcrire cette solitude dans l'espace, tout en faisant vivre les personnages auxquels il s'adresse ? Dans ses notes, Julie appelle la partie principale du plateau l'« espace du grand vide », un espace vaste, nu, comme démesuré pour le seul personnage en scène. À l'inverse, l'avancée de la scène au cœur des premières rangées de public représente l'espace de la classe, là où Bashir est entouré de ses élèves. Julie propose d'ouvrir tous les gouffres autour de lui, incluant celui qui s'avance dans le public.

### « C'est violent, kicker sur une chaise. »

– Lettre d'Alice, *Bashir Lazhar*

Comment rappeler cette solitude ? En soulignant constamment qu'il est remplaçant... Ainsi, le seul élément présent sur scène est une chaise, mobilier typique d'une salle de classe, qui n'est pas la sienne, mais celle de sa prédécesseure. En d'autres termes, il doit sa présence à l'absence de l'autre.



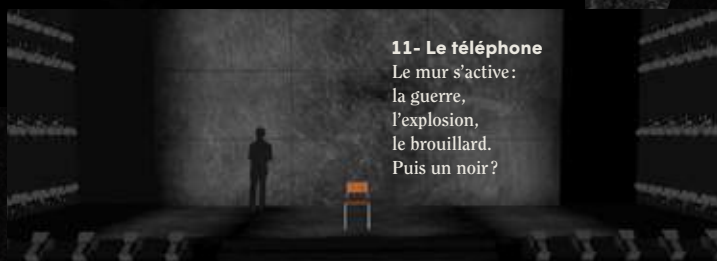
#### 5- À la directrice

Assis sur la chaise  
Seul dans l'immensité noire et froide  
On ressent la grandeur de la salle



#### 11- Le téléphone

Le mur s'active :  
la guerre,  
l'explosion,  
le brouillard.  
Puis un noir ?



#### 15- À la directrice: la lettre d'Alice

Pas sur la chaise cette fois, trop fébrile  
Lettre dans les mains  
Ombres de la chaise sur le mur du fond  
Kicker la chaise



## Storyboard

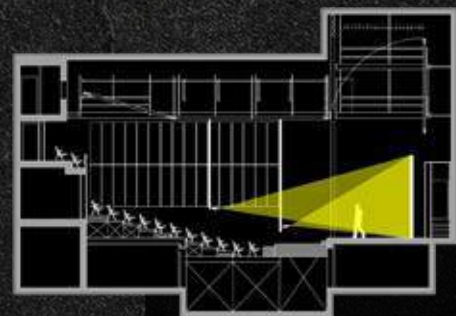
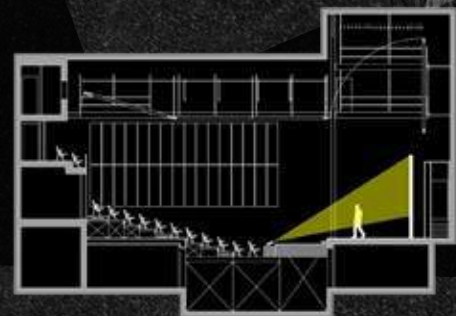
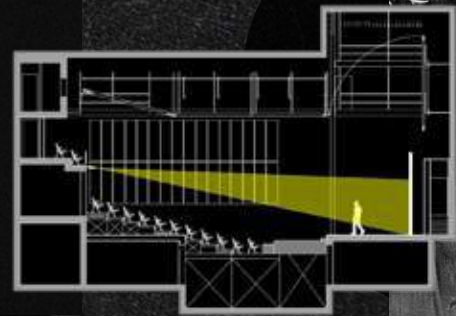
Systématique en cinéma, le *storyboard* (francisé en « scénarimage ») est moins courant en théâtre. Son utilisation ici s'explique par le fait que le texte de *Bashir Lazhar* n'est pas divisé en scènes identifiées, numérotées. Il a fallu structurer le récit, identifier des scènes (Dictée, Cours d'anglais, Récréation, À sa femme, etc.) et les moments de bascule de l'une à l'autre avant même de penser aux conceptions. Le *storyboard* se révèle donc un outil très utile pour marquer ces étapes de progression du récit.

Aussi, le *storyboard* crée un langage commun entre Julie et Cédric. Il leur permet de projeter leurs idées et leur création sur un même support, de communiquer de façon plus efficace. Les vignettes apportent également une flexibilité, puisqu'ils peuvent les déplacer facilement pour permuter des effets.

## Lumière

Le travail de conception de lumières de Cédric vient accentuer cette impression de solitude en structurant et déstructurant le vaste espace vide entourant Bashir. L'enfermer dans un petit carré de lumière ou au contraire révéler l'intégralité du plateau pour souligner à quel point cet espace est démesuré pour sa seule présence. Il sera tout aussi intéressant d'étudier les espaces éclairés que ceux maintenus dans l'obscurité.

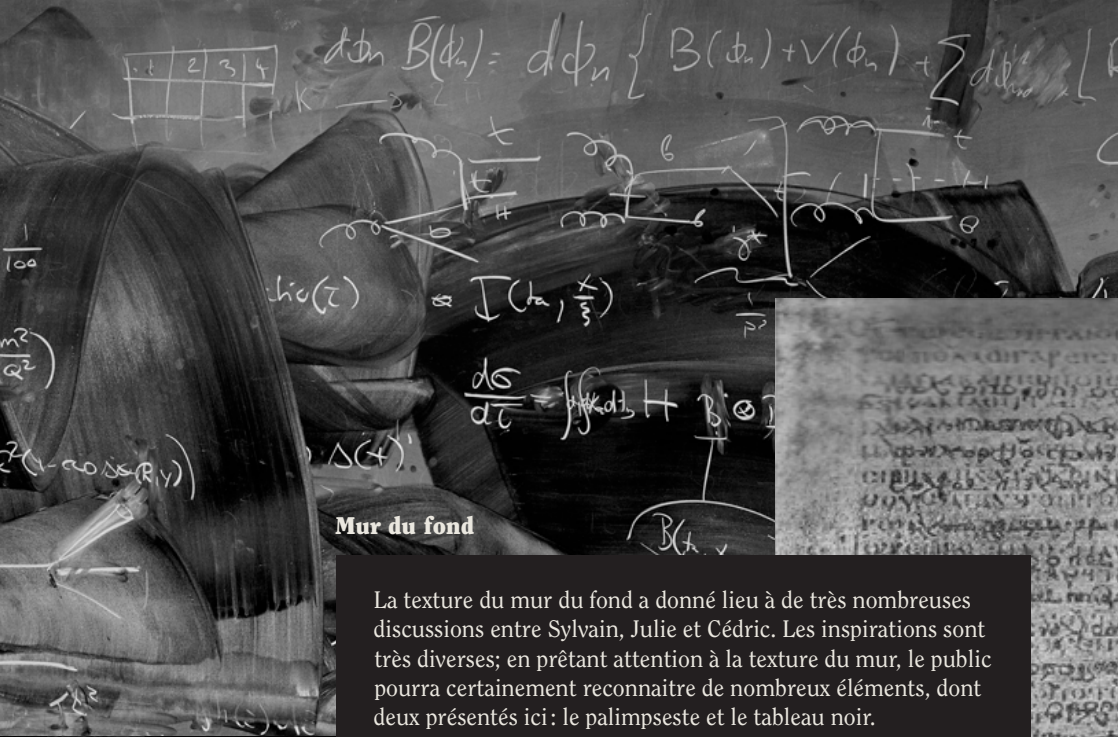
Cédric utilise les ombres portées pour travailler l'absence. Doubler, tripler ou quadrupler l'ombre portée du comédien crée autant de rappels des figures absentes et renforce cette sensation de solitude. La recherche d'angle que l'on peut voir sur les croquis est donc une part très importante de sa conception.



2 *Norma*, Bellini. Mise en scène : Robert Wilson, Zurich Opera House, 2011

**« Je ne prends pas beaucoup de place. Je remplace. S'il n'y avait pas de place, je ne remplacerais personne. Je ne prends donc la place de personne puisque je remplace quelqu'un qui est parti. Moi je veux juste un tableau noir avec des yeux qui le regardent. Juste un tableau sur lequel je peux effacer et recommencer. »**

– Bashir Lazhar



### Mur du fond

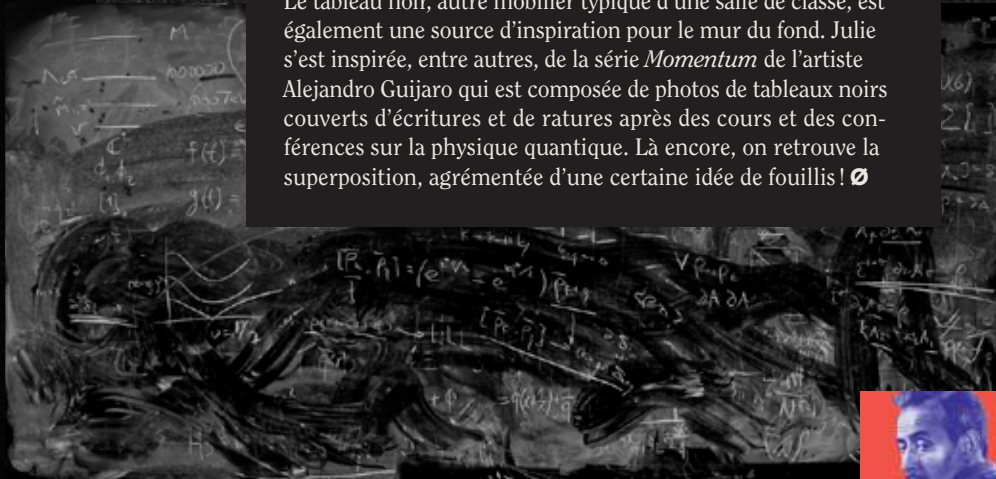
La texture du mur du fond a donné lieu à de très nombreuses discussions entre Sylvain, Julie et Cédric. Les inspirations sont très diverses; en prêtant attention à la texture du mur, le public pourra certainement reconnaître de nombreux éléments, dont deux présentés ici: le palimpseste et le tableau noir.

Un palimpseste est un manuscrit dont on a fait disparaître l'écriture pour y écrire un autre texte. Au Moyen-Âge, la rareté du parchemin rend commun l'usage des palimpsestes. Par la suite, en faisant réapparaître le ou les écrits précédents, on obtient plusieurs couches d'écriture superposées. De cette inspiration, on garde l'idée de superposition, d'accumulation: l'histoire personnelle de Bashir, ce qui habite et trouble sa mémoire, s'ajoutant aux événements dont il est témoin à l'école et dans son quotidien.

**« Le tableau noir où tout est possible  
puisqu'on efface et qu'on recommence.  
Le tableau noir qui est bien mieux que nos  
nuits, qui peuvent s'effacer, mais qu'on  
ne peut pas toujours recommencer. »**

– Bashir Lazhar

Le tableau noir, autre mobilier typique d'une salle de classe, est également une source d'inspiration pour le mur du fond. Julie s'est inspirée, entre autres, de la série *Momentum* de l'artiste Alejandro Guijaro qui est composée de photos de tableaux noirs couverts d'écritures et de ratures après des cours et des conférences sur la physique quantique. Là encore, on retrouve la superposition, agrémentée d'une certaine idée de fouillis! ☪



3 *Momentum*, Alejandro Guijaro, 2010-2014



**BASHIR LAZHAR**

Salle principale  
Du 19 septembre au 14 octobre 2017

## LE CENTRE DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI

---

Depuis plus de quarante ans, le Centre du Théâtre d'Aujourd'hui se dédie exclusivement à la dramaturgie québécoise et canadienne d'expression française. Ce sont plus de 300 productions qui y ont vu le jour et le théâtre accueille plus de 30 000 spectateurs par saison.

Il est aujourd'hui conjointement dirigé par Sylvain Bélanger et Etienne Langlois qui entendent l'inscrire dans une actualité sociale et théâtrale en faisant appel à des auteurs-créateurs audacieux qui font évoluer la dramaturgie contemporaine au contact de pratiques authentiques et originales.

Pour en savoir plus :

[theatredaujourd'hui.qc.ca](http://theatredaujourd'hui.qc.ca)

[facebook.com/ctdaujourd'hui](https://facebook.com/ctdaujourd'hui)

[youtube.com/theatredaujourd'hui](https://youtube.com/theatredaujourd'hui)

[twitter.com/ctdaujourd'hui](https://twitter.com/ctdaujourd'hui)

[instagram.com/ctdaujourd'hui](https://instagram.com/ctdaujourd'hui)

[3900.ca](http://3900.ca)

3900 rue Saint-Denis  
Montréal QC H2W 2M2  
Téléphone 514 282-3900

CCCC  
TTTT  
D'D'D'  
AAAA

**CENTRE DU THÉÂTRE  
D'AUJOURD'HUI** DÉDIÉ À LA  
DRAMATURGIE D'ICI

**BASHIR  
LAZHAR**  
REVUE DE  
PRESSE



CENTRE DU THÉÂTRE  
D'AUJOURD'HUI  
— 3900 RUE ST-DENIS  
MTL QC H2W2M2  
514 282-3900

## Le Québec est mûr pour un nouveau «Bashir Lazhar»

*L'actualité insuffle une nouvelle urgence à la pièce sur l'attachant demandeur d'asile*

16 septembre 2017 | Marie Labrecque - Collaboratrice | Théâtre



Photo: Pedro Ruiz Le Devoir

En audition, Sylvain Bélanger a été séduit par le jeu décomplexé et l'absence de formatage de Rabah Aït Ouyahia.

Chaque matin, en allant répéter *Bashir Lazhar*, le metteur en scène Sylvain Bélanger et son équipe passent devant les nouveaux bureaux du Programme régional d'accueil et d'intégration des demandeurs d'asile, rue Saint-Denis, où se massent les Haïtiens nouvellement arrivés. Tangible rappel que l'actualité insuffle « *une nouvelle urgence* » à leur pièce, alors que le Québec est plongé dans un questionnement sur la nature du « vrai » réfugié politique.

Une décennie après sa création, trois tournées et une adaptation filmique célébrée plus tard, le monologue d'Evelyne de la Chenelière poursuit donc sa riche trajectoire. « *J'ai l'impression que ce qui touche tant, c'est de voir ce personnage faire quelque chose qu'on n'ose pas : recommencer sa vie* », avance le directeur artistique du Théâtre d'aujourd'hui. Ce courage de devoir recommencer à zéro après avoir tout perdu, que doivent déployer les migrants.

« *Mais souvent, on n'a pas le choix d'avoir le courage de tout abandonner* », lance Rabah Aït Ouyahia, lui-même immigré, en 1996, d'une Algérie déchirée par la guerre civile, comme son personnage (mais la nouvelle production gomme les références algériennes pour marquer l'universalité des migrants). L'acteur et rappeur reconnaît cette lutte « *d'un individu qui essaie constamment de s'intégrer, dans une école, une société et un système* ». « *Bashir Lazhar, comme pratiquement tous les projets que j'ai eu la chance d'obtenir [raconte] le combat qu'a mené mon père en venant ici. Avec toute une mallette de diplômes, jamais reconnus, il n'a jamais eu l'emploi qu'il méritait.* »

### L'inconfort et la différence

Cette nouvelle version de l'attachant demandeur d'asile renaît donc sous les traits d'un interprète dans la force de l'âge, d'origine maghrébine. « *Pour un théâtre d'une dramaturgie nationale, d'ouvrir une saison avec Rabah, ça dit quelque chose. Le Québec est rendu là* », dit son directeur, qui pense

que sur cette question complexe de la diversité, le milieu théâtral a trop tardé à poser des gestes, parce que « *tout le monde a attendu les conditions gagnantes* ».

Lui-même prend le « risque » de confier le solo à un acteur qui n'a jamais fait de théâtre, et n'en a pas la formation. Une situation d'étrangeté reflétant celle de Bashir, qui prend l'initiative de se trouver un travail en s'improvisant remplaçant d'une institutrice qui s'est suicidée. Cumulant les malentendus, il va être victime d'un fossé culturel, ses choix pédagogiques différents mettant aussi à l'épreuve le manque de flexibilité des institutions. « *C'est l'histoire d'un homme qui se cogne sur tous les murs de notre société. Et [on voit] que la méfiance, le rappel de la différence n'est jamais bien loin, malgré tous [nos] discours. C'est cet inconfort que je veux créer dans la salle. Le projecteur est braqué autant sur le public que sur scène.* »

« *L'intrusion, l'imposture que fait Bashir, je veux qu'on la vive à l'intérieur même du milieu théâtral.* » En la lisant, Sylvain Bélanger — qui n'avait pas vu la création avec Denis Gravereaux — a en effet été frappé par le caractère frontal de cette pièce par ailleurs « *poétique, où chaque élément a plusieurs significations* ». « *Je trouve tellement audacieux qu'Evelyne ait utilisé la thématique de l'imposture. Est-ce qu'un immigrant, pour nous, c'est un imposteur ? Tu as vu la radicalisation des discours, aujourd'hui, c'est violent...* »

Dans un monde d'opinions polarisées, le créateur voit le théâtre comme « *le lieu de la nuance* », ce qui signifie toucher l'humanité des spectateurs. Mais aussi poser des questions. « *La pièce met collectivement en jeu : Bashir fait partie de nous ; qu'est-ce qu'on fait de lui maintenant ?* »

## **Bashir, c'est lui**

En audition, Sylvain Bélanger a été séduit par le jeu « *décomplexé* » et l'absence de formatage de Rabah Aït Ouyahia. « *J'avais l'impression qu'il jouait sa vie à chaque phrase et ça devenait physique. Et c'est un acteur de cinéma : il est vrai tout le temps. On n'a pas fait de construction de personnage avec Rabah. C'est lui.* »

Reste que comme le récit, la production fut une expérience de transmission : « *J'ai autant monté un spectacle que donné une formation en accéléré.* » Bélanger rappelle que même pour un comédien aguerri, un solo est une expérience éprouvante. « *Rabah met les bouchées triples en partant, mais c'est ça le propos. Et je crois que ce danger va créer dans la salle quelque chose de vrai.* »

« *C'est comme s'il m'apprend à faire du surf et que je ne sais pas nager* », résume l'interprète, faisant s'esclaffer son metteur en scène. Cette aventure en gestation depuis neuf mois, Rabah Aït Ouyahia la qualifie du « *projet de ma vie* ». « *Je fais des cauchemars, j'ai perdu 14 livres, mais c'est important de cultiver ce stress. Il paraît une faiblesse maintenant, mais comme dans le rap, avant de monter sur scène, il va y avoir une explosion en moi, et c'est ce que je vais donner.* »

Et dans ce spectacle qui met en scène le temps de la représentation, cette incertitude, cette solitude de l'interprète devient le moteur de sa performance. « *Mon combat face au [monde du] théâtre, c'est la lutte de Bashir pour son intégration.* »

## **Rabah Aït Ouyahia, ici et pas ailleurs**

« *Le Québec m'a offert tout ce que je n'ai même pas désiré dans ma vie* », résume Rabah Aït Ouyahia en défilant son parcours. Arrivé ici à 21 ans, il a d'abord fait de la musique, lançant l'album *Si y'a moyen* avec le groupe hip-hop M-Pack, puis *Dis-leur* avec Latitude Nord. En 2001, il obtient un rôle remarqué dans le film de Denis Chouinard *L'Ange de goudron*. Récemment, il a joué dans *Montréal la blanche*, de Bachir Bensaddek, et à la télé (*L'imposteur*, *District 31*). Retourné en Algérie afin d'ouvrir une entreprise, il est revenu ici, malgré le confort matériel dont il y jouissait, pour assurer « *l'épanouissement* » et un meilleur avenir à ses filles. « *C'est le grand luxe du Québec : les enfants peuvent faire tout ce qu'ils veulent* », dit-il.

**PAUSE FAMILLE**

**GROSSESSE**

# ESSENTIEL, LE CONGÉ PRÉNATAL?

Au Québec, les femmes enceintes prennent congé en moyenne trois semaines avant la naissance de leur enfant. Cette pause est-elle nécessaire?

PHOTO: MIGO SÉBASTIEN/REUTERS/LA PRESSE

**CULTURE JEUNESSE**  
BASHIR LAZHAR

**L'ART DE NUANCER**

**HISTOIRE DE FAMILLE**

**DES ANIMAUX AU CŒUR DE LA FAMILLE**

**PETITE ENFANCE**

**COMMENT GÉRER LA PREMIÈRE CRISE EN PUBLIC?**

**LINCOLN [PRIX EMPLOYÉS]**

**MKZ 2017**

TRACTION INTÉGRALE

LOUEZ POUR AUX DEUX SEMAINES À **208\$ 0,3%**

POUR 48 MOIS MOYENNANT UN ACCORDÉ DE 2 898\$. TAXES EN SUS. AWD 200A.

**WEST ISLAND LINCOLN**

3850, boul. des Sources  
Dollard-des-Ormeaux  
(coin Hyman) LÉGAL

**CULTURE JEUNESSE**

**BASHIR LAZHAR**

## L'art de nuancer

Ce n'est pas tout le monde qui s'en souvient, mais avant d'être un film populaire, *Monsieur Lazhar* a d'abord été une pièce de théâtre. Nous avons parlé à son auteur, Evelyne de la Chenelière, qui revient sur ce monologue d'un immigrant algérien, repris à partir de demain au Théâtre d'Aujourd'hui, 10 ans après sa création.

**JEAN SIAG**  
LA PRESSE

PHOTO FOURNIE PAR LE THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI



CULTURE JEUNESSE



Q À l'époque, vous aviez dédié le texte à vos enfants. Pourquoi ?

R Parce qu'il y a tout un aspect de la pièce qui aborde notre rapport à l'enseignement, aux figures adultes qui traversent la vie des enfants, parfois de façon marquante. Il est aussi question de courage. À l'époque, j'étais mère de jeunes enfants, donc je trouvais que c'était quelque chose que j'aurais pu leur raconter directement.



L'auteure de *Bashir Lazhar*, *L'élève de la Chenelière*

Q Qu'est-ce qui, dans cette pièce, peut toucher un jeune spectateur ?

R Je ne veux pas parler à leur place, mais il me semble qu'en ce moment, il y a peu de place pour l'ambiguïté. Moi, comme

PHOTO FOURNIE PAR LE THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI



CULTURE JEUNESSE



L'auteure de *Bashir Lazhar*, *L'élève de la Chenelière*

Q Qu'est-ce qui, dans cette pièce, peut toucher un jeune spectateur ?

R Je ne veux pas parler à leur place, mais il me semble qu'en ce moment, il y a peu de place pour l'ambiguïté. Moi, comme jeune lectrice, ce qui m'apportait le plus de réconfort, c'était lorsqu'on mettait en lumière l'ambiguïté des choses. Je sentais qu'on respectait mon intelligence, mais aussi que j'étais en phase avec la façon dont je vivais la vie. Ça rompait avec la solitude.

Q Où se trouve l'ambiguïté dans *Bashir Lazhar* ?

R Elle est dans tout l'espace qui est laissé vacant et que le spectateur doit investir. Tout ce que le personnage reçoit, mais qu'on n'entend pas. L'ambiguïté de sa relation à la violence. Au suicide de l'enseignante qu'il remplace. À la manière dont il conçoit l'enseignement. Ce n'est pas comme s'il apportait des réponses précises aux enjeux dont il est question.

PHOTO FOURNIE PAR LE THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI



**LINCOLN**  
[PRIX EMPLOYÉS]

**MKZ**  
2017

TRACTION INTÉGRALE

LOUEZ POUR AUX DEUX SEMAINES À  
**208<sup>€</sup> 0,3%** de  
TVA INITIAL

POUR 48 MOIS MOYENNANT UN ACOMPTÉ  
DE 2 898€. TAXES EN SUS. AWD 200A.

**WEST ISLAND**  
LINCOLN

3850, boul. des Sources  
Dollard-des-Ormeaux  
(coin Hyman) LÉGAL

CULTURE JEUNESSE



**Q** L'apprentissage des nuances...

**R** Oui. Quand on est jeune, avant que la vie nous ait traversé de différentes expériences et épreuves, on a tendance à privilégier une vision manichéenne des choses. Mais on a besoin de faire des nuances, parce que sinon, on est seul face à ses démons, face à ses questions. On a l'impression que tout est clair pour tout le monde, sauf pour soi. Ça peut être terriblement angoissant.

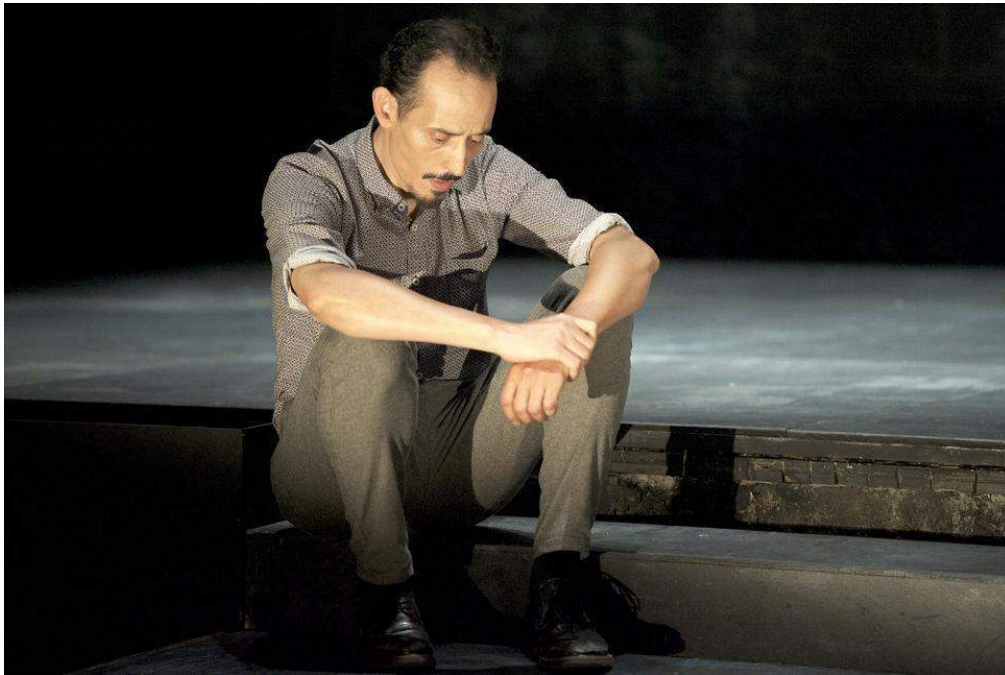
**Q** Sans renier le travail de Philippe Falardeau, qu'est-ce que la pièce amène de plus que le film ?

**R** Pour moi, la forme théâtrale, avec l'absence d'enfants, qui sont si beaux dans le film, rend l'expérience plus âpre et donc plus ambiguë que le film. On est obligé d'être face à la solitude d'un homme qui rencontre des murs. C'est comme si on n'avait jamais de contrechamp. Qu'on avait que Bashir, Bashir, Bashir. Avec tout ce qu'il reçoit.

*Bashir Lazhar est présenté au Théâtre d'aujourd'hui du 19 septembre au 14 octobre. Avec Rabah Ait Ouyahia.*

PHOTO FOURNIE PAR LE THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI

# Bashir Lazhar: vouloir intégrer sa terre d'accueil



Le personnage principal, Bashir Lazhar, est interprété par Rabah Aït Ouyahia, un premier rôle en théâtre pour le comédien.



[Louise Bourbonnais](#)

Samedi, 30 septembre 2017 06:00 MISE à JOUR Samedi, 30 septembre 2017 06:00

**Dix ans après sa création, le Théâtre d’Aujourd’hui a voulu reprendre la pièce *Bashir Lazhar*, dont l’adaptation cinématographique de Philippe Falardeau avait connu un succès notable en 2011. C’est principalement la crise migratoire actuelle qui a fait germer l’idée de réinventer la pièce d’Evelyne de la Chenelière.**

Si *Bashir Lazhar* était d’actualité il y a dix ans, personne ne pourra nier qu’elle le soit tout autant, sinon davantage, une décennie plus tard.

C’est le directeur artistique du Théâtre d’Aujourd’hui, Sylvain Bélanger, qui signe la mise en scène à l’origine de cette recreation. Elle raconte l’histoire d’un migrant nouvellement installé au Québec qui remplacera une institutrice qui s’est suicidée par pendaison dans la classe de son école.

« Il s’agit d’un personnage qui essaie de se refaire une vie et qui se bat tous les jours dans son quotidien d’immigrant pour s’intégrer et trouver du travail », souligne-t-il.

## **Pari audacieux**

Sylvain Bélanger voulait une nouvelle tête d'affiche pour incarner son nouveau Bashir Lazhar. Pour y arriver, il a amorcé, il y a quelques mois, un processus d'audition. Son choix s'est arrêté sur Rabah Aït Ouyahia, un rappeur d'origine algérienne qui est arrivée au Québec à la fin des années 1990 et que l'on a pu voir dans la série *L'imposteur*, mais qui n'a jamais fait de théâtre.

« Je voulais que le public fasse la rencontre de quelqu'un de nouveau », précise le metteur en scène. « Dans son rôle, il se présente dans une école pour avoir un job, alors que dans la vie, il se présente sur scène pour se faire connaître comme comédien. »

Offrir un premier rôle, pour un solo, à un comédien qui n'a jamais fait de théâtre relève du pari audacieux, et le directeur artistique en est pleinement conscient. « Il fait son baptême au théâtre et il n'a aucune formation en théâtre », insiste le metteur en scène.

C'est lui qui, en quelque sorte, lui a donné une formation en accéléré au fil des 150 heures de répétition.

## **Crise migratoire**

La question de l'intégration sociale sera au cœur de ce spectacle.

D'ailleurs, dans cette nouvelle version, toutes les références à l'Algérie ont été retirées, pour ne faire allusion à aucun pays en particulier

« J'avais envie que le concept d'immigration s'étende à un niveau plus large que la crise algérienne de la fin des années 1990, indique Sylvain Bélanger. La pièce fait maintenant référence à l'immigration des Syriens et des Haïtiens et à toute la problématique actuelle d'immigration dans le monde. »

La pièce se veut également une leçon de courage. « Bashir a tout perdu, sa femme, sa fille et son fils et il a le courage de se refaire une vie », fait remarquer le metteur en scène.

L'homme se bat également pour obtenir le statut de réfugié afin de ne pas être expulsé du pays.



## BASHIR LAZHAR D'EVELYNE DE LA CHENELIÈRE EXTRAITS DE CRITIQUES

« Quelle bonne idée du Théâtre d'Aujourd'hui de recréer ce texte ! [...] la production signée Sylvain Bélanger est une réussite à tous points de vue : jeu, mise en scène, conception scénique. Si vous avez une pièce à voir cet automne, c'est celle-ci! » - **Luc Boulanger, La Presse**

« Dans la sobre mise en scène de Sylvain Bélanger, *Bashir Lazhar* devient la pièce de l'heure : celle qui radiographie notre monde avec une acuité que les crises évacuent dans la vraie vie. »  
- **Odile Tremblay, Le Devoir**

« Se mettant profondément au service de l'écriture, le metteur en scène Sylvain Bélanger achève de hisser *Bashir Lazhar* au rang des textes dramatiques québécois les plus importants des deux dernières décennies. » - **Philippe Couture, Voir**

« Rabah Aït Ouyahia est stupéfiant. » - **Marie-Claire Girard, Huffington Post Québec**

« Fluide et naturelle, la mise en scène de Sylvain Bélanger semble prolonger l'histoire de ce déraciné qui se cherche de nouvelles racines. » - **Marie-Christine Hellot, Revue JEU**

« En portant entièrement la pièce sur ses épaules, Rabah Aït Ouyahia parvient à rendre le monologue de façon magistrale et ressentie. Il livre une grande performance qui bouleverse l'assistance. » - **Roxanne Guérin, Montheatre**

« Le véritable miracle ici s'appelle Rabah Aït Ouyahia. » - **Pierre-Alexandre Buisson, Bible Urbaine**

« Je vous en conjure, courez tout de suite au Théâtre d'Aujourd'hui. [...] Entre la mise en scène de Sylvain Bélanger et l'interprétation de Rabah Aït Ouyahia, les textes d'Evelyne de la Chenelière prennent tout leur sens. » - **Valérie Garrigue, Dario Bivona Blog**

« La mise en scène de Sylvain Bélanger permet d'entrer dans l'intimité de la pièce. Toute en sobriété, elle met en valeur le solo de Rabah Aït Ouyahia. Le texte d'Evelyne de la Chenelière s'apparente à une véritable leçon de vie. » - **Thomas Campbell, Mazrou**

« Le ton est juste sans devenir trop corrosif et les mots d'Evelyne De La Chenelière, comme toujours, nous happent par ce regard dur, parfois volontairement décalé et semi-onirique, mais toujours exact du monde. Il faut voir ce spectacle. » -  
**Jordan Dupuis, Quartier Général - collectif culturel**

CENTRE DU THÉÂTRE  
D'AUJOURD'HUI – 3900  
RUE ST-DENIS MTL QC  
H2W2M2 514 282-3900

THEATREDAUJOURDHUI.QC.CA



Édition du 23 septembre 2017,  
section ARTS, écran 14

Critique

## Bashir et nous

**Bashir Lazhar**

D'Evelyne de la Chenelière

Mise en scène de Sylvain Bélanger

Avec Rabah Aït Ouyahia

**Au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui, jusqu'au 14 octobre**

4 étoiles et demie

**Luc Boulanger**

La Presse

**En évoquant son enfance en Algérie, Bashir Lazhar dit que sa mère est « la femme qui [lui] a donné le courage de devenir un homme ».**

Du courage, il lui en faudra beaucoup, à ce brave monsieur Lazhar. D'abord pour s'exiler en laissant femme et enfants derrière lui. Puis pour recommencer sa vie au Québec et remplacer au pied levé une enseignante du primaire qui s'est pendue dans sa classe. Finalement, pour s'adapter à une société, un système, en subissant les préjugés des collègues, parents et élèves.

Quelle bonne idée du Théâtre d'Aujourd'hui de recréer ce texte ! Cinq ans après le succès du film de Philippe Falardeau, une décennie après la mise au monde de ce solo par Daniel Brière, avec le regretté Denis Gravereaux, la production signée Sylvain Bélanger est une réussite à tous points de vue : jeu, mise en scène, conception scénique.

**Si vous avez une pièce à voir cet automne, c'est celle-ci !**

Issu du monde de la musique rap, vu au cinéma (*L'ange de goudron*) et à la télévision (*L'imposteur*), Rabah Aït Ouyahia fait ici, à 42 ans, son baptême des planches. L'acteur est tout simplement splendide de charisme, de présence et de vérité !

**Est-ce ainsi que les hommes vivent ?**

On connaît le point de départ de l'histoire. Un homme d'origine algérienne est engagé dans une école comme professeur de sixième année, alors que la direction est encore sous le choc du suicide de l'enseignante qu'il remplace. Le choc des cultures, sa vision différente du monde de l'apprentissage ne l'aideront pas à s'intégrer à son nouveau milieu. Monsieur Lazhar se frottera à l'injustice et à la violence d'un pays « dangereusement en paix », pour citer Wajdi Mouawad.

On a souligné l'actualité criante de Bashir Lazhar, alors que l'Occident gère une crise des réfugiés sans précédent depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Peut-être... Or, à notre avis, cette production prouve surtout que l'œuvre est universelle et intemporelle. On peut changer le contexte, l'époque ou le pays, il restera toujours la solitude de l'étranger, l'isolement de l'homme blessé, celui qu'on ne voit pas, qu'on ne comprend pas... Pour la simple raison qu'on ne prend pas le temps de l'écouter.

## **Ode à l'amour**

« Silence, s'il vous plaît ! » Voilà l'une des répliques qui reviennent le plus souvent dans la bouche du professeur qui s'adresse à sa classe. En 2007, on a écrit que la pièce était le reflet des carences de notre système scolaire. C'est s'en tenir à l'anecdote. Bashir Lazhar est beaucoup plus qu'une pièce sur les ratés de la réforme, ou les difficultés de l'immigration... C'est une ode à l'amour, à la justice et à l'espérance ; une fable sur le dur apprentissage de la vie, peu importe notre âge ou notre origine.

## **Evelyne de la Chenelière a probablement écrit l'une des pièces québécoises les plus importantes des années 2000.**

Un doux appel à la compassion et à la dignité humaine. Malgré le rejet, le demandeur d'asile restera courtois et fier. « Il a toujours de la tenue », dit son interprète dans le programme, ajoutant que c'est « la condition de l'homme racisé » de devoir être irréprochable. Envers et contre tous.

Écrite en 2002, alors que l'auteure était jeune maman, la pièce évoque aussi, en toile de fond, les doutes de la maternité ; ce que la société réserve aux enfants de l'avenir. Et dans les mots et la personnalité chaleureuse de monsieur Lazhar, on trouve un peu de cette douceur maternelle associée au pays d'Albert Camus. Un pénétrant désir d'un monde meilleur.

Quelque part au fond de notre âme, nous sommes tous Bashir Lazhar.

## CHRONIQUE

### L’empreinte du temps sur «Bashir Lazhar»



28 septembre 2017 | Odile Tremblay | Théâtre | Chroniques

Dans *Pierre Ménard, auteur du Quichotte*, tiré de son génial recueil de nouvelles *Fictions*, le maître argentin des mises en abyme, Jorge Luis Borges, imaginait un auteur du début du XXe siècle en train de réécrire de grandes parties du chef-d’oeuvre de Cervantes publié en 1605.

Les deux versions se retrouvaient au bout du compte identiques, mais trois siècles avaient passé sur le *Don Quichotte* initial. Borges estimait l’oeuvre de Ménard supérieure à l’originale, riche des couches de sens inenvisageables au temps de Cervantes, venues la bonifier comme un vin.

Morale de l’histoire : tout est question de résonance. Suffit de lire un même ouvrage à des âges divers — à 20, à 30 puis à 40 ans, par exemple — pour y découvrir de nouvelles portées, nourries aux expériences et aux réflexions personnelles du lecteur.

#### Appel d’air

Cette nouvelle de Borges m’est revenue en tête l’autre soir, au théâtre d’Aujourd’hui, devant le *Bashir Lazhar* d’Evelyne de la Chenelière. Il y a dix ans, dans la mise en scène de Daniel Brière, avec en solo Denis Gravereaux (disparu en 2013), cette pièce sur un immigrant algérien sans diplôme, offrant la langue française et des leçons d’humanité à une classe d’enfants traumatisés, résonnait en appel d’air.

Quel instituteur, fût-il comme lui un imposteur de bonne foi, songerait dans une de nos écoles primaires à offrir en dictée des extraits de *La peau de chagrin* de Balzac à des élèves de 11 ans ? Du fond de ces décalages, surgissait un univers d’exigence, d’espoir, d’humour, de douleur et de poésie.

Quatre ans plus tard, le non moins remarquable *Monsieur Lazhar* de Philippe Falardeau adaptait librement à l’écran cette satire de notre système scolaire, sur fond de société d’accueil sourde et aveugle.

Ce texte avait la grâce d’émerger de ses thèses, en percée de sagesse et de transmission. Le spectateur pouvait, ou pas, refuser d’y voir un miroir tendu à ses indifférences. Après tout, il n’y avait pas le feu à la maison québécoise, ou celle-ci commençait tout juste à s’embraser après le code de vie d’Hérouxville. La commission Bouchard-Taylor, dite des accommodements raisonnables, se voulait rassembleuse. Le projet de charte des valeurs n’avait pas encore divisé la société.

C’est que la donne a bien changé...

Seul le système scolaire, qui néglige des transmissions de savoir au profit d’approches pédagogiques « de souplesse », apparaît immuable. On s’en désole plus fort. Ces pertes de racines culturelles crient l’urgence du coup de barre devant le *Bashir Lazhar* d’aujourd’hui.

Dix ans après la création de la pièce sur les planches, six ans après le film de Falardeau, se greffe surtout à l'oeuvre d'Evelyne de la Chenelière un kaléidoscope d'images : vagues de migrants prenant d'assaut l'Occident, attentats islamistes à répétition, décrets sur l'immigration de Trump, assaut meurtrier contre la mosquée de Québec, montée des meutes, consultation sur le racisme systémique à nos portes, peurs, rejets, replis, alouette !

## **Ouragan de catégorie 5**

La pièce a gagné en force d'impact ; ouragan passé à la catégorie 5. Voici la théorie de Borges brillamment cautionnée. Les mêmes mots, mais...

Alimentée aux angoisses d'une planète affolée, comme aux ratés pédagogiques qui enfantent chez nous une nuée d'analphabètes fonctionnels, *Bashir Lazhar*, dans la sobre mise en scène de Sylvain Bélanger, devient la pièce de l'heure : celle qui radiographie notre monde avec une acuité que les crises évacuent dans la vraie vie.

Le rappeur québéco-algérien Rabah Aït Ouyahia y vit son baptême du théâtre. À la première, sa voix ici et là égarait son souffle, ses gestes semblaient moins assurés que ceux de Denis Gravereaux ou, à l'écran, de Fellag.

Pourtant, c'est bien pour dire : il n'en paraissait que plus émouvant, plus proche de son héros entre deux rives et de ces migrants, ombres anonymes aux traits effacés à qui il redonne une dignité perdue.

On souhaite à *Bashir Lazhar* de circuler dans les écoles, comme dans les quartiers où les craintes et les haines ont fait leur nid. Ce n'est plus une pièce, c'est une mission.

Espérons aussi qu'on pourra un jour décharger ce texte du trop-plein d'affects que les dérives du globe lui ont superposé, histoire de lui rendre la seule luminosité de sa fable : Il était une fois Bashir Lazhar...

## **Se tenir debout**

Un mot sur les regimbements d'Ottawa à imposer une taxe à la consommation des produits de Netflix et d'autres mégaplateformes internationales dégorgeant en ligne films et séries. À contre-courant des positions de la communauté européenne, voilà qui éclaire encore une fois la faiblesse de l'État canadien devant le voisin du Sud et ses multinationales. Le fédéral, qui en dira davantage ce jeudi, s'en tire à bon compte avec la décision pirouette de Netflix d'investir au moins 500 millions en cinq ans dans le contenu canadien. Le gros américain travaillait déjà au pays de toute façon. D'autres plateformes géantes qui auraient pu être taxées de concert, se voient laissées bien tranquilles. Et ce, en pleine renégociation de l'ALENA, n'augurant rien de bon. Le numérique est cher au coeur de la ministre du Patrimoine, ça va, on a compris, mais où seront ses griffes et où seront ses dents ?

On entend d'ici monsieur Lazhar conseiller à ses élèves : « *Vous en valez la peine. Tenez-vous debout !* »



Agenda culturel

## La semaine idéale

Théâtre

### Bashir Lazhar

**OÙ ?**

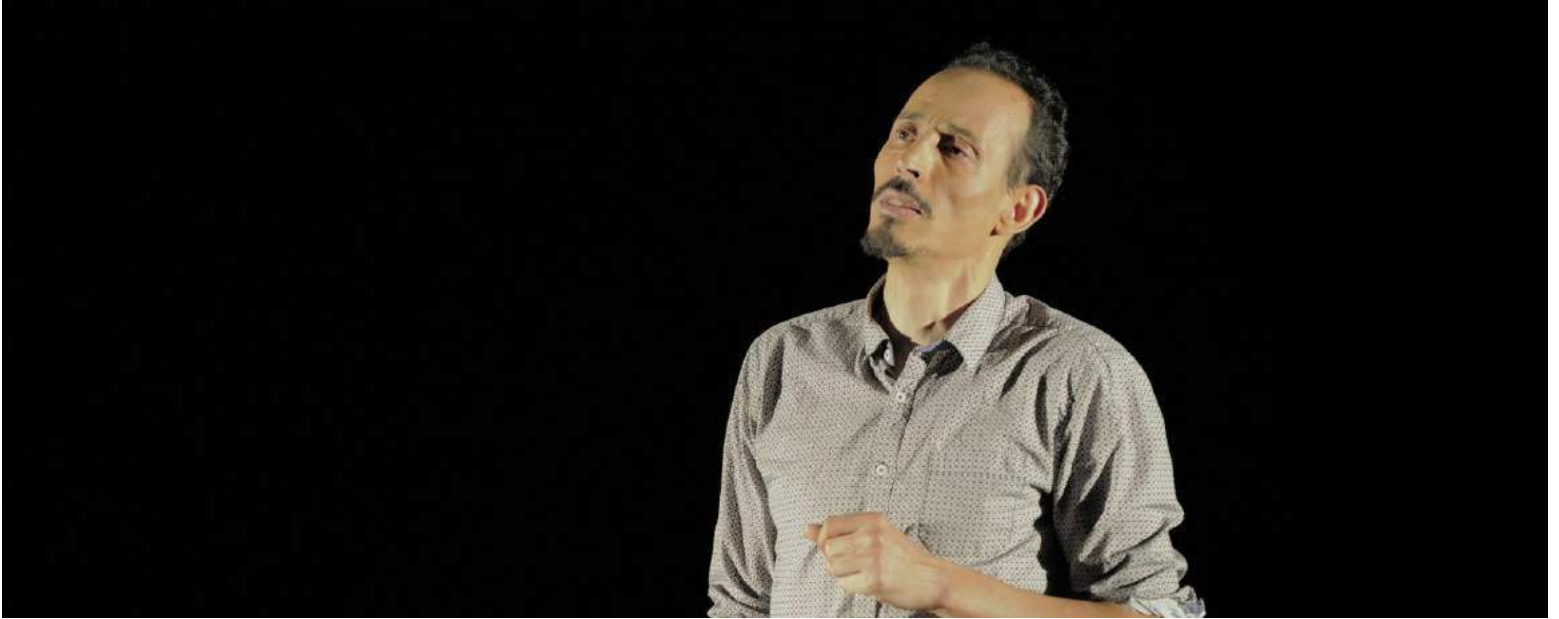
**Au Centre du Théâtre d’Aujourd’hui**

**Quand ?**

**Jusqu’au 14 octobre**

Dix ans après sa création, la pièce d’Evelyne de la Chenelière est encore plus pertinente, à l’ère des décrets d’immigration, du repli sur soi et de la peur systémique de l’autre. Sous la direction sensible de Sylvain Bélanger, Rabah Aït Ouyahia est très touchant dans la peau de monsieur Lazhar. Le rappeur d’origine algérienne fait une entrée remarquable dans le monde du théâtre, en défendant, seul sur scène, ce texte qui frise le chef-d’œuvre.

— Luc Boulanger, La Presse



Scène

# Bashir Lazhar: Lumière sur une oeuvre essentielle

Pièce québécoise majeure des années 2000, sur laquelle l'actualité récente permet de jeter un regard renouvelé, Bashir Lazhar renaît au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui. Le méconnu Rabah Aït Ouyahia, dans un jeu franc, précis et sensible, en dévoile toutes les couches de sens.

[Philippe Couture](#) Photo : Valérie Remise 26 septembre 2017

Après la création modeste mais inspirée de 2007 (par Daniel Brière) puis le film qui a bien failli remporter un Oscar (réalisé par Philippe Falardeau), cette production du Centre du Théâtre d'Aujourd'hui dessine de nouveaux contours, sobres et sophistiqués, à ce monologue humaniste dépeignant un immigrant algérien en plein choc culturel.

Se mettant profondément au service de l'écriture, le metteur en scène **Sylvain Bélanger** achève de hisser *Bashir Lazhar* au rang des textes dramatiques québécois les plus importants des deux dernières décennies. Refusant toute actualisation qui aurait fait de Bashir un réfugié en haillons arrivé par la frontière de St-Bernard-de-Lacolle, sa mise en scène est intemporelle et feutrée, presque toute concentrée sur l'acteur. Et quel acteur!

Vu au cinéma ces dernières années mais surtout connu comme rappeur, **Rabah Aït Ouyahia** n'a pas d'expérience de scène mais n'en laisse rien voir. Précision du verbe et assurance du geste: voilà un acteur de haut niveau qui ne sombre jamais dans l'excès émotif. Et pourtant, son jeu tout en retenue se décline en variations subtiles, aptes à traduire la vaste palette de sentiments traversés par cet immigrant qui tente de se faire une place comme enseignant dans une école primaire montréalaise.

Sa douce et bienveillante présence, doublée d'un oeil toujours vif, fait honneur à ce personnage grandiose, habillé de dignité et de pugnacité.



### Un texte qui vieillit bellement

Bashir, on le sait, est un personnage résilient dont le parcours force l'admiration. Mais l'intelligence de ce texte d'**Evelyne de la Chenelière** est de révéler plutôt à travers sa parole l'histoire de celui qui lui fait face; l'histoire d'une société qui ne sait pas l'accueillir et qui, sans même s'en rendre compte, se montre cruellement insensible. En 2017, alors que le débat public commence à dénoncer un racisme systémique québécois, la pièce nous paraît plus percutante et plus clairvoyante qu'il y a dix ans.

Délicate mais perspicace, la plume d'Evelyne de la Chenelière détaille ce racisme ordinaire en proposant simplement d'en observer les manifestations normalisées, omniprésentes, quotidiennes. Dans une école où son enseignement classique n'est pas bien reçu et où sa présence finit par déranger, Bashir se heurte à un système trop rigide, mais il se heurte aussi à de désolantes limites humaines: la peur du changement, le manque d'écoute, l'impossibilité du dialogue.

Quand il tentera de soigner les blessures causées par le suicide de l'ex-enseignante de sa classe, il soulèvera quelques tabous de sa société d'accueil, y découvrant une violence insoupçonnée.

### Un spectacle lumineux

En laissant toute la place au jeu et en imaginant un espace épuré, intelligemment éclairé par **Cédric Delorme-Bouchard**, ce spectacle montre plus que jamais le caractère universel de l'oeuvre d'Evelyne de la Chenelière et lui donne une belle ampleur, faisant résonner chaque mot avec une certaine hauteur. Et ce, tout en demeurant intimiste, tissé d'une simplicité qui va droit au but.

La lumière, insistons sur ce point, fait apparaître la psyché du personnage de manière très éloquente. Balayée d'un mince filet blanc ou d'une lumière chaude et abondante, la scène devient l'espace mental de ce personnage vivant tour à tour les épreuves de l'immigration et les joies de l'enseignement. Un ballet de lumières texturées qui revêtent une profonde signification.

**LES BLOGUES****Bashir Lazhar: une magistrale reprise**

Dix ans après sa première création, la pièce soulève encore davantage de questions sur l'accueil et l'intégration des immigrants.

26/09/2017 10:08 EDT | Actualisé il y a 17 heures

Marie-Claire Girard

Passionnée de théâtre



*Bashir Lazhar*, c'est une voix qui parle silencieusement à voix haute. Un homme, dont la vie a été pulvérisée, tente d'en rassembler les lambeaux et de reconstruire quelque chose. Ce faisant, il nous envoûte. Et je crois qu'une des meilleures idées de cette saison théâtrale a été de reprendre ce magnifique texte d'Evelyne de la Chenelière et de le transmettre à travers la voix de Rabah Aït Ouyahia.

J'ai vu le très beau film de Philippe Falardeau, tiré de la pièce, en 2011 avec une amie très chère. C'est donc elle que j'ai invitée à venir voir la pièce avec moi. Nous en sommes sorties bouleversées, soufflées par la performance du comédien qui, seul en scène, nous retient dans son histoire pendant une heure dix minutes, et surtout, éblouies devant le fait que tout le film est dans ce texte. Les enfants, la directrice de l'école, les collègues enseignants, le commissaire qui reçoit la demande de réfugié politique de Bashir Lazhar, tous ces personnages invisibles qui s'incarnent au cinéma, sont tout aussi présents dans la pièce par le pouvoir de l'évocation et par la parole de l'unique personnage. Tout est contenu dans ce texte admirablement construit et d'une richesse infinie.

Un texte où l'humour a sa place, un humour qui joue sur le choc culturel et les visions différentes de l'enseignement. J'ai retrouvé avec affection la première dictée que Bashir donne aux enfants, un extrait de *La peau de chagrin* de Balzac. Pauvre Bashir... Son explication sur ce qu'est une chrysalide et sa métaphore concernant les petits qui se

trouvent devant lui. Le beau, drôle et touchant texte d'Alice sur la violence à l'école. Pour cet homme qui a vécu l'inimaginable et qui a perdu toute sa famille, le suicide de cette enseignante, dans sa classe qui plus est, relève de l'hérésie, elle qui s'est pendue et qui a communiqué son désespoir à toute une école. C'est ce mélange d'éléments comiques et de grandes vagues de tristesse qui déferlent dans la vie de Bashir qui rendent le résultat si attachant.

Rabah Aït Ouyahia est stupéfiant. S'il a une expérience de la scène comme musicien, c'est cependant la première fois qu'il fait du théâtre et le défi était grand. Admirablement dirigé par Sylvain Bélanger, il le relève magistralement avec un mélange de candeur et de force tranquille en même temps que dans son regard se révèle toute la souffrance du monde. Comme le pigeon que Bashir refusait de nourrir lorsqu'il était enfant parce qu'il n'avait qu'une patte. Et sa mère de lui dire que l'oiseau avait besoin de nourriture pour avoir le courage de vivre.

Cédric Delorme-Bouchard a accompli un travail incroyable avec la conception lumière. Sur cette scène nue où il n'y a qu'un mur de béton dans le fond de la scène et une chaise à l'avant, des éclairages sensibles, atmosphériques, ajoutent à l'impact émotif de la parole et accentuent le magnétisme du comédien. Il se dégage de tout cela une beauté mélancolique qui ne peut laisser personne indifférent.

Et dix ans après sa première création, la pièce soulève encore davantage de questions sur l'accueil et l'intégration des immigrants. Pourra-t-on jamais combler le fossé qui nous sépare d'eux? *Bashir Lazar* soulève toutes ces graves questions à travers ce texte touchant et rempli de tendresse pour l'humain, pour les humains que nous sommes, imparfaits et inaccomplis, mais tellement désireux de bien faire.

*Bashir Lazar* : au Théâtre d'Aujourd'hui jusqu'au 14 octobre 2017

[Critiques](#)

## Bashir Lazhar : Le remplaçant



par [Marie-Christiane Helot](#)  
[24 septembre 2017](#)



[Valérie Remise](#)

Disons-le d'emblée: lumineux et humaniste, le texte d'Evelyne de la Chenelière, créé il y a dix ans, pourrait avoir été écrit cette année et semble porté par la même urgence qu'en 2007. C'est d'abord, bien sûr, qu'avec l'afflux d'émigrés qui frappent à nos portes, il semble issu de l'actualité la plus brûlante, tant nationale qu'internationale. Par sa mise en scène épurée, sans références directes, en atténuant les renvois à la guerre civile qui a ensanglanté l'Algérie, Sylvain Bélanger a cherché à lui donner une portée universelle.

Il a fait un autre pari: confier à un artiste sans formation théâtrale ce monologue exigeant d'un réfugié politique qui, sans en avoir les qualifications (on retrouve là le thème de l'imposture traité ailleurs par la dramaturge), s'offre comme remplaçant dans une école où un professeur vient de suicider. Algérien arrivé au Québec à vingt et un ans, rappeur et producteur, Rabah Aït Ouyahia interprète ce personnage qui a tout laissé derrière lui comme s'il jouait sa vie. Avec une technique impeccable, intense, direct,

mais non sans tendresse, il insuffle à cette partition trouée de silences et de non-dits la détermination pleine d'humilité de ceux qui n'ont rien à perdre. «Je ne prends pas beaucoup de place, plaide-t-il. Je remplace.»

## **Prof Lazhar**

En choisissant de faire de cet immigrant un enseignant, l'auteure suggère avec habileté les difficultés inhérentes auxquelles se heurtent tous ceux qui changent de pays, mais aussi ceux qui les accueillent. Sensible, fin, cultivé, Bashir Lazhar, avec sa suave dictée Balzac et sa fable de La Fontaine, est en décalage culturel avec l'enseignement et les méthodes pédagogiques des autres professeurs. Mais c'est surtout son interprétation de la violence qui entre en conflit frontal avec les valeurs véhiculées par sa société d'accueil. Il heurte tout le monde quand il avoue que l'assassinat d'une mère et de ses enfants le révolte davantage que le suicide d'un professeur. Et encore plus la directrice quand il lui demande d'afficher le travail de la petite Alice. Travail d'autant plus choquant qu'il exprime le monde de violence avec naïveté et humour. On ne peut demander à la suicidée de recopier dix fois, comme une mauvaise élève, «Je ne me pendrai plus en classe».

Mais Evelyne de la Chenelière est une dramaturge experte. Entre les cours en classe, les visites à la directrice et les retours vers le passé, son monologue, construit avec intelligence, offre à la mise en scène une grande latitude de mouvements, d'évocations et d'interprétations. On y devine les réponses des enfants, les remarques des autres collègues, les accusations du juge à l'émigration, les appels dramatiques des proches restés au pays. S'il y a un texte qui demande de la part du spectateur une écoute active, c'est celui-là.

Fluide et naturelle, la mise en scène de Sylvain Bélanger semble prolonger l'histoire de ce déraciné qui se cherche de nouvelles racines. Grâce aux éclairages qui accompagnent ses mouvements, le spectateur le suit dans les divers lieux de son histoire, présents et passés. À cette réalisation épurée du texte correspond une scénographie minimaliste, une chaise se prêtant à toutes les situations. Le grand tableau noir du fond, qui évoque le monde de l'école, se change en une immense œuvre abstraite en noir, sorte de métaphore du destin. Mais les sonneries qui rythment la vie de l'école, la silhouette du narrateur en ombre chinoise, les rectangles lumineux qui s'ouvrent de chaque côté comme des fenêtres ou des échappées vers le passé, tout cela joue un rôle dans cette histoire d'une vie finie qui n'arrive pas à recommencer.

Au sombre tableau d'ouverture répond la lumineuse image finale, l'histoire de la chrysalide et du papillon, leg poétique du remplaçant à son élève et de l'exilé à sa société d'accueil.

Critique



par Roxanne Guérin

[@roxanneguerin](#)



Crédit photo : Valérie Remise

La pièce *Bashir Lazhar*, écrite par Évelyne de la Chenelière et jouée pour la première fois en 2002 au Théâtre d'Aujourd'hui, jouit déjà d'une grande reconnaissance, notamment grâce au film réalisé en 2011 par Philippe Falardeau et mettant en vedette Mohamed Fellag. Le long-métrage a représenté le Canada à la cérémonie des Oscars en 2012, en plus de connaître un grand succès critique et commercial.

Alors pourquoi décider de rejouer cette pièce sur les planches près de 15 ans plus tard? Parce que, malgré le temps qui a passé, la pièce est toujours criante d'actualité.

Le récit de ce réfugié politique qui remplace au pied levé dans la classe de Madame Lachance, qui s'est suicidée et a été retrouvée pendue dans son local par ses élèves, permet de toucher à des sujets qui ont toujours leur place dans nos discussions collectives. Alors que la question de l'identité québécoise est au coeur du débat public et que l'on voit l'apparition des groupes d'extrême-droite tels que La Meute ou Strom Alliance au Québec, il est plus important que jamais d'aborder des thématiques telles que l'accueil de l'immigrant, son intégration et le choc des cultures, mais aussi l'éducation, la violence et la mort. Bashir Lazhar, qui est de culture arabe, doit composer avec la méfiance et le racisme de ses collègues, des parents de ses élèves et de ses supérieurs. Au fil de la pièce, on en vient à en apprendre davantage sur le drame immense qu'il a vécu et on le voit plaider pour obtenir le statut de réfugié afin de pouvoir rester au pays, alors qu'il se heurte à la rigidité d'un système froid et manquant d'empathie.

Cette nouvelle mouture de la pièce, cette fois-ci réalisée par le metteur en scène Sylvain Bélanger, a su, par sa forme épurée, mettre en valeur toute la sensibilité de l'écriture d'Évelyne de la Chenelière. Une chaise, plantée au milieu de la scène, tient pour seul accessoire de décor. Les jeux de lumière et les effets sonores servent bien le récit et permettent aux spectateurs de se situer dans l'espace et le temps.

Cette mise en scène très sobre permet de se concentrer sur la force du texte, magnifiquement interprété par Raba Aït Ouyahia, qu'on connaît aussi pour sa carrière de rappeur. La performance émouvante et juste de l'acteur, qui monte pour la première fois sur les planches, permet de mettre un visage humain sur ces demandeurs d'asile dont on a tant parlé dernièrement dans les médias. Comme rapporté dans [cet article du Devoir](#), Raba Aït Ouyahia a su puiser dans son propre parcours d'immigrant pour jouer le personnage : « *Bashir Lazhar, comme pratiquement tous les projets que j'ai eu la chance d'obtenir, [raconte] le combat qu'a mené mon père en venant ici. Avec toute une mallette de diplômes, jamais reconnus, il n'a jamais eu l'emploi qu'il méritait.* » Il arrive tout à fait à nous faire oublier le Monsieur Lazhar de Falardeau en s'appropriant totalement le personnage. En portant entièrement la pièce sur ses épaules, il parvient à rendre le monologue de façon magistrale et ressentie. Il livre ainsi une grande performance qui bouleverse l'assistance. Celle-ci lui a d'ailleurs offert, lors de cette première, une ovation bien méritée.

# Bible urbaine

## Théâtre\_Critiques de théâtre



### «Bashir Lazhar» d'Evelyne de la Chenelière au Théâtre d'Aujourd'hui

#### Une place parmi les vivants

Publié le 27 septembre 2017 par [Pierre-Alexandre Buisson](#)

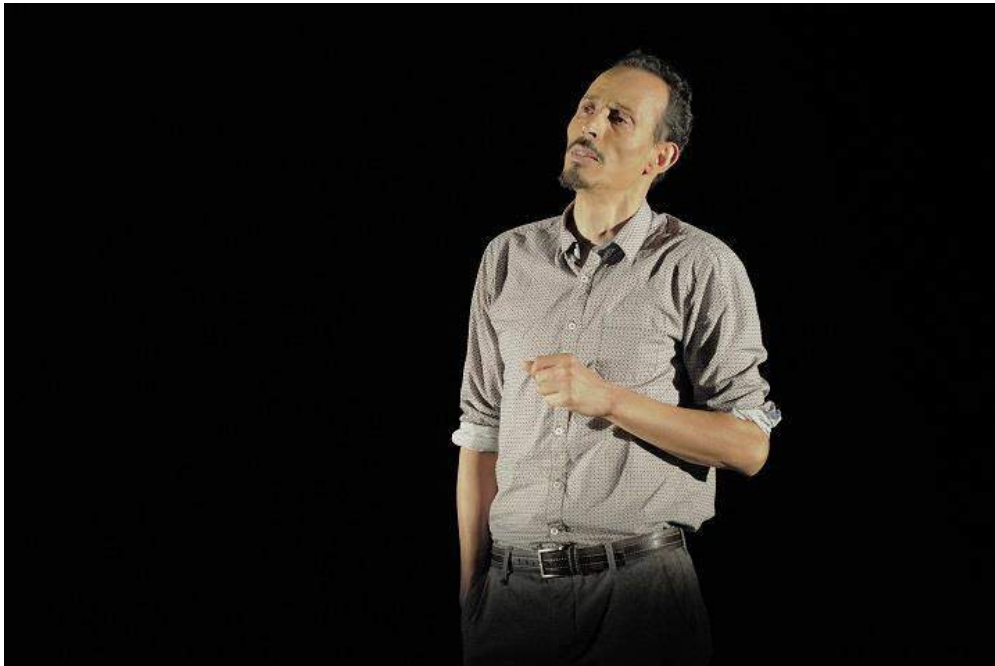
On a tous un ami qu'on croise après dix ans sans l'avoir vu et qui n'a pas pris une ride. Et non seulement les signes du vieillissement sont-ils invisibles sur sa peau, il y a même un éclat de plus dans ses yeux, une flamme de bien-être et de séduction que vous êtes à peu près certains de ne pas avoir vue là avant. Ainsi se présente devant nous la version 2017 de *Bashir Lazhar*, une pièce marquante d'Evelyne de la Chenelière qui revient sur les mêmes planches, une décennie après son baptême.

[Philippe Falardeau](#) en a fait un film, *Monsieur Lazhar*, en 2011, qui a été fort bien reçu par la critique et le public, sélectionné aux Oscars, et qui a fini par remporter six prix Génie et sept prix Jutra. La version théâtrale, présentée de nos jours au [Théâtre d'Aujourd'hui](#) est, bien que ça semble difficile, encore plus pertinente et essentielle qu'à l'époque.

Bashir Lazhar, un réfugié politique algérien venu au Canada pour préparer le terrain pour l'arrivée de sa famille, est engagé comme remplaçant dans une école primaire après le décès d'une professeure qui s'est carrément pendu dans sa classe. Ayant menti sur son expérience, mais étant amoureux de [littérature](#) et des enfants en général, il aura un peu de mal à s'adapter au système scolaire mais cheminera en toute bonne foi, gagnant progressivement le cœur de ses élèves. Ses méthodes peu orthodoxes et un certain malaise culturel au sein des autres enseignants mettront cependant son emploi en péril, et une tragédie au pays lui rongera le moral. Malgré toutes ces épreuves, la qualité de son enseignement persistera.

***Dans le contexte actuel au Québec, cette œuvre est troublante d'actualité. L'islamophobie ambiante se décline sous plusieurs formes, dont la liste fait frémir: les attaques subies par le Centre Islamique Québec, la Charte des valeurs québécoises, La Meute, les restrictions touristiques de Trump, la xénophobie ambiante des régions, les animateurs de radio poubelle qui étalent leur ignorance sur les ondes... le constat est triste, et l'heure est grave.***

La pièce pose une question essentielle: donne-t-on une réelle chance aux réfugiés? Et on ne parle pas seulement ici des programmes d'accueil, mais aussi de l'attitude générale de la population envers les nouveaux arrivants, des mythes et des légendes qu'on prend parfois pour du *cash*, et d'une maladresse sociale stupéfiante quand vient le temps de faire preuve d'un peu de tact et de retenue.



Le véritable miracle ici s'appelle Rabah Aït Ouyahia, un comédien qu'on a vu pour la première fois dans *L'Ange de goudron* de Denis Chouinard, en 2001, et qui a récemment remis ses chaussures d'acteur après une pause de quelques années. Seul sur scène avec une chaise, quelques accessoires et de majestueux jeux de lumière, il est entièrement hanté par son personnage, tout le texte reposant sur ses épaules. Son monologue l'amène à s'adresser à des interlocuteurs invisibles que la force du dialogue nous permet d'évoquer sans aucune difficulté. On ressent instinctivement l'ambiance survoltée d'une salle de classe sans qu'aucun artifice ne soit déployé.

C'est notre laideur inhérente que Bashir nous renvoie, avec sa sagesse, son calme et sa tragédie lancinante, qu'il refuse d'extérioriser. Son personnage, à mille lieues du cliché, est un miroir particulièrement limpide dans lequel la petitesse d'une certaine partie de notre peuple se reflète, avec son égoïsme monstrueux et ses peurs primales et ridicules. Peur de l'autre, peur de l'inconnu, peur de perdre une identité culturelle et un langage qu'on ne respecte pas nous-mêmes.

Un étranger, qui a tout abandonné avec l'espoir d'une vie meilleure et à qui on refuse de donner une réelle chance.

## Bashir Lazhar – La leçon de vie d'un réfugié politique

par [Thomas Campbell](#)



**Bashir Lazhar** est un personnage bien connu du grand public, grâce à l'adaptation cinématographique de **Philippe Falardeau**, [Monsieur Lazhar](#). L'histoire de ce réfugié politique algérien avait ému le monde entier jusqu'à faire la course aux Oscars. C'est donc un retour aux sources, puisqu'on le retrouve dans sa version originale, au [Centre du Théâtre d'Aujourd'hui](#).

Ce poignant monologue d'**Évelyne de la Chenelière** est toujours d'actualité. On y parle de déracinement, d'exil ou encore d'intégration. Le texte nous questionne sur notre capacité d'accueil. Il devient alors facile de tisser des liens avec le sujet de l'heure : la crise des migrants. Comme des milliers d'autres, Bashir Lazhar a quitté son pays et tout ce qu'il avait. Il ne l'a pas fait par choix, mais pour survivre. Il débarque au Québec avec pour seul bagage son expérience. Et par un concours de circonstance, il est engagé comme enseignant remplaçant dans une école primaire. Il doit alors composer avec une classe atypique dont les enfants sont perturbés par le suicide de leur institutrice.

## **Bashir, l'étranger au grand cœur**

Sur scène, Bashir est seul. Seul comme peut l'être un homme qui a tout perdu et qui tente de se reconstruire. Seul face aux préjugés d'une société qui n'est pas la sienne. **Rabah Aït Ouyahia** connaît bien les défis de l'immigration, lui qui a quitté une Algérie déchirée par la guerre civile. Le comédien a puisé dans son propre vécu pour interpréter son personnage. Il épouse habilement la fragilité de cet exilé. Et cela se sent dans son jeu décomplexé.

**Rabah Aït Ouyahia** se tient debout, face au public, comme devant une classe. Son monologue est sur le mode de la confiance. Le comédien prend ainsi possession de la scène en exposant des fragments de la vie de Bashir. S'y dessine une vie brisée par la perte de sa famille, mais aussi une formidable résilience. Et c'est cet aspect-là qui nous touche le plus. Malgré toutes les épreuves qu'il doit surmonter, ce personnage trouve le courage d'avancer. C'est un enseignant peu conventionnel qui transmet aux enfants sa passion du français.

La pièce explore en cela la figure du marginal, car Bashir est à contre-courant des règles établies. Voilà pourquoi il se connecte si bien à ses élèves. Il ne les juge jamais, les traite en égal et tente surtout de les comprendre. Car d'une certaine manière, leur souffrance fait écho à sa tragédie personnelle. C'est la rencontre de deux traumatismes : l'un causé par un suicide inexpliqué, et l'autre par les ravages du terrorisme. On assiste donc à une thérapie collective entre un homme endeuillé et une classe bouleversée.

La mise en scène de **Sylvain Bélanger** permet d'entrer dans l'intimité de la pièce. Toute en sobriété, elle met en valeur le solo de **Rabah Aït Ouyahia**. Quant au texte d'**Évelyne de la Chenelière**, il s'apparente à une véritable leçon de vie. **Bashir Lazhar** prône la compassion et le vivre ensemble. Et à l'heure où l'on parle de fermetures des frontières ou de repli sur soi, il est bon de voir un spectacle rempli d'humanité.

# Dario Bivona Blog

Bashir Lazhar - Arts de la scène

par VALÉRIE GARRIGUE, 22 septembre 2017

Si je vous dis Lazhar, il y a de fortes chances que vous me répondiez du tac au tac : *Monsieur Lazhar*. Si je vous dis monologue, il y a de fortes chances que vous me répondiez à l'instant : *Et le petit garçon alors?* Personnellement, c'est exactement ce que mon cerveau a fait, encore marqué par la très belle interprétation cinématographique signée Philippe Falardeau. Quand bien même vous effectuiez ce raccourci, je vous en conjure courez tout de suite au [Théâtre d'aujourd'hui](#). Les représentations y auront lieu **jusqu'au 14 octobre prochain**. Entre la **mise en scène de Sylvain Bélanger** et l'**interprétation de Rabah Aït Ouyahia**, les **textes d'Evelyne de la Chenelière** prennent tout leur sens.



Je ne vous dévoile rien de l'histoire en écrivant qu'il s'agit d'**un immigrant fraîchement arrivé** qui doit remplacer une institutrice s'étant enlevée la vie dans l'enceinte de l'école. Bien qu'il joue avec des comédiens fictifs, Rabah passe avec brio d'un échange avec un élève, à celui avec sa fille décédée, à ses réflexions sur ce qu'il vit, pense, ressent. Aucunement besoin de les voir pour savoir à qui il s'adresse. Il faut dire que le **jeu de lumière de Cédric Delorme-Bouchard** et surtout **la trame sonore de Guido Del Fabbro** ajoutent un plus dans ces distinctions. Le monologue devient une évidence.

Le fait que Rabah et Bashir aient des similitudes dans leur parcours n'a sûrement pas nuit au jeu de l'acteur : **immigrer au Québec, perdre un enfant, se chercher professionnellement dans l'espace que l'on veut bien nous laisser**. Dans une « vie professionnelle » antérieure, Rabah avait déjà été mis de l'avant par son travail au travers des groupes de hip-hop M-pack et El Winner. Avec le jeu, une nouvelle corde à son arc s'ajoute.

Au sortir de la représentation, comme il y a 15 ans lorsqu'Evelyne de la Chenelière a écrit cette pièce, je continue d'y trouver **des sujets très d'actualité : la prise en charge et l'intégration des immigrants, le suicide, la profession d'enseignant en 2017**. Comme quoi, pas besoin de grands éclats pour nous faire réfléchir, juste un très beau texte dans lequel chaque mot est bien pensé.

Comme la rentrée des classes est encore récente, je vous laisse avec **un extrait de ce texte** si bien écrit : *Moi, je veux juste un tableau noir avec des yeux qui le regardent. Juste un tableau sur lequel je peux effacer et recommencer, et des mains un peu petites qui s'agitent comme des drapeaux, toujours impatientes...*

Bonne rentrée théâtrale à tous!

[Culture](#) · [Théâtre](#)

## Renaître par la transmission

Par [Lara Benattar](#)



26 septembre 2017 - Image par Valérie Remise

Retour sur *Bashir Lazar*, pièce politique teintée d'audace dramaturgique.

Assister à une pièce au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui est toujours un voyage qui nous fait voir de nouveaux lieux, tout en nous permettant d'ouvrir de nouveaux yeux. *Bashir Lazar*, mise en scène par Sylvain Bélanger et écrite par Evelyne De la Chenelière, ne déroge pas à la règle. Jusqu'au 14 octobre 2017, le Centre nous offre l'occasion de découvrir le parcours sinueux de Bashir Lazhar, réfugié politique arrivé à Montréal en tant que maître d'école remplaçant pour tracer un quotidien plus clair sur le tableau noir de sa vie. Audacieuse, la mise en scène met en lumière la force du message politique alarmant du texte.

## **L'entrelacement de l'acteur et du personnage**

Pendant plus d'une heure, le spectateur observe l'évolution d'un seul comédien: Rabah Aït Ouyahia, incarnant Bashir Lazar. Ce choix scénique est très judicieux: l'expérience du comédien fait écho à celle du personnage qu'il incarne et lui donne, en seconde lecture, une grande crédibilité.

Rappeur et acteur de cinéma d'origine algérienne, arrivé au Québec à 21 ans, Rabah Aït Ouyahia fait grâce à la pièce ses débuts sur les planches. Ce défi rappelle celui de Bashir: comme un professeur devant sa classe, le comédien doit chercher l'attention du spectateur pour l'emmener là où il souhaite aller et être seul sous les projecteurs. Toutefois, cet entrelacement ne transparaît sensiblement qu'à un second niveau de lecture. En première lecture, l'on peut reprocher au jeu du comédien une certaine monotonie et l'étroitesse de la palette d'émotions qu'il parvient à reproduire avec justesse.

Cependant, sa difficulté à incarner le personnage souligne la difficulté de ce dernier à incarner le rôle du maître d'école dans un univers qui lui est hostile. En effet, tout au long de la pièce, on constate le rejet que le réfugié politique subit, de la part des autres membres de l'école et des institutions québécoises.

Puisqu'il est seul sur scène dans un décor simpliste, uniquement composé d'une chaise, on peut s'attacher au personnage et concentrer notre attention sur ses combats et l'évolution de sa situation. Ce choix ôte cependant aux yeux des spectateurs la réalité violente que les interactions du personnage ont pour lui, puisqu'elles ne sont pas reproduites.

## **Réflexion sur l'immigration et l'éducation.**

Décrivant le sort d'un réfugié politique au sein d'une société qui lui est hostile, la pièce souligne la difficulté qu'endurent aujourd'hui de nombreux réfugiés à travers le monde.

Le spectateur en sait peu sur les conditions du pays d'origine du comédien mais devine l'horreur qu'il a quitté à travers son désir de se reconstruire et d'honorer la mémoire de ceux qu'il a perdus dans les conflits. Si la xénophobie et le racisme dont Bashir souffre au sein de la société québécoise sont largement condamnés, la réaction du personnage offre un message d'espoir. Son étonnement presque naïf face à l'hostilité et l'affectueuse tolérance des élèves pour leur professeur soulignent le caractère absurde et irrationnel du rejet de l'étranger.

Le regard de Bashir permet aussi de remettre en cause le système éducatif québécois. Ainsi, Bashir cherche à offrir à ses élèves un enseignement philosophique en se liant avec eux d'une proximité paternelle et n'hésite pas à parler de sujets tabous comme la violence à l'école. Par-là, le spectateur est invité à poser un regard critique sur la distance professeur-élèves et l'importance du suivi à la lettre des programmes. On voit ici la richesse que constitue l'immigration pour les institutions: devant une culture qui est encore étrangère, le nouvel arrivant interroge le fondement de ses pratiques.

## « Bashir Lazhar » au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui à Montréal

24 septembre 2017 8 h 47 min

**Auteur:**



[Sophie Jama](#)



Rabah Aït Ouyahia © Valérie Remise

Un homme seul sur une scène de théâtre. Un maître d'école face à une classe d'enfants de 6<sup>e</sup> année dont l'ancienne professeuse Martine Lachance a eu la très mauvaise idée de se suicider par pendaison dans sa classe. Difficile de faire pire en matière de cadeau d'adieu à des enfants dont on avait la charge, que l'on devait accompagner sainement dans leur développement vers la vie adulte...

Le nouveau maître est exigeant avec ses élèves : Honoré de Balzac, Jean de la Fontaine, des dictées difficiles, des rédactions et des débats de fond. Il n'en est pas moins apprécié par eux. Les enfants se surpassent. En particulier la petite Alice qui compose un texte émouvant sur son école qu'elle aime et sur le vide qu'elle a laissé la maîtresse.

Le maître aussi a une blessure. Une grosse blessure. Sans doute originaire d'Algérie où le terrorisme islamiste a fait quelque 150 000 morts, il est lui-même la victime de cette horreur où sa femme et ses trois enfants ont péri assassinés. Les intégristes ne font pas la guerre qu'à ceux qui ne sont pas musulmans, ils la font aussi aux musulmans qui ne le sont pas assez, et lui se dit athée. Mais ces nuances sont peut-être un peu trop compliquées pour l'administration de l'école, embourbée dans cette crise de l'établissement scolaire, qui se méfie de ce remplaçant immigrant et qui préfère recourir aux activités extrascolaires, aux projets d'équipe, à une psychologue pour continuer à fonctionner, et peut-être à un

autre remplaçant, plutôt qu'à un enseignement traditionnel à la personnalité de qui l'on fait confiance pour remettre des enfants sur une bonne voie. Un peu trop compliqué aussi pour les services d'immigration qui, dans la pièce, se méfient de cet immigrant venu seul demander un asile alors qu'il a laissé sa famille au pays où elle s'est fait assassiner.



Rabah Aït Ouyahia © Valérie Remise

Ce tête à tête entre le maître d'école et ses jeunes élèves est plein de tendresse et de considération de part et d'autre. Evelyne de la Chenelière a l'art du découpage et son texte permet d'avancer dans l'action et dans les sentiments par petites touches délicates. Sans décor quasiment, avec seulement des éclairages bien menés et une belle mise en scène de Sylvain Bélanger, Rabah Aït Ouyahia qui tient le seul rôle sur scène, celui de Bashir Lazhar, nous permet de découvrir non seulement son personnage dans toute sa complexité mais aussi tous les autres protagonistes de l'histoire, certains enfants dont Alice, et aussi l'administration plutôt méfiante, butée et dépassée.

The Facebook logo, consisting of the word "facebook" in white lowercase letters on a blue rectangular background.

Théâtre : Bashir Lazhar reprend du service au cœur de la crise des migrants

[ZoneCulture](#) · [dimanche 24 septembre 2017](#)

par Yanik Comeau (Comunik Média)

On pourrait questionner la décision de Sylvain Bélanger de vouloir remonter Bashir Lazhar d'Evelyne De la Chenelière seulement dix ans après sa création dans le même théâtre et six ans après une adaptation cinématographique tellement marquante par Philippe Falardeau. Pourtant, non seulement le directeur artistique du Théâtre d'aujourd'hui remporte-t-il son pari, il le fait avec un comédien qui en est à ses premières armes au théâtre, le rappeur Rabah Aït Ouyahia, qui relève le défi haut la main. Créée dans la salle Jean-Claude-Germain du CTD'A en janvier 2007 dans une mise en scène du conjoint de l'auteure, le codirecteur artistique du Nouveau Théâtre Expérimental Daniel Brière, cette pièce-monologue est un véritable bijou de sensibilité, de simplicité, de vérité et de pertinence. Alors que Brière avait opté pour une scénographie hyperréaliste (un bureau d'enseignant, un fauteuil de maître et un tableau sur roulettes, dans mes souvenirs) pour entourer feu Denis Gravereaux à la mémoire de qui la nouvelle production est dédiée, Bélanger choisit un environnement plus suggéré avec une scéno encore plus minimaliste signée Julie Vallée-Léger et une conception d'éclairage de Cédric Delorme-Bouchard qui fait le reste du travail pour créer les différents espaces où évolue notre monsieur Lazhar. Et lorsque Bashir s'adressera aux élèves de Martine Lachance, les spectateurs dans la salle, il le fera en descendant sur un proscenium qui s'avance dans le public, augmentant la proximité avec ses auditeurs dans une salle déjà pas mal intime.

Toute cette intimité – et le fait que le public ne soit pas plongé dans le noir pendant tout le spectacle – aurait pu s'avérer encore plus intimidant pour Rabah Aït Ouyahia, seul en scène pendant 70 minutes, lui qui a certes une vaste expérience de performeur mais pas l'habitude de jouer au théâtre, encore moins à poser des questions à des enfants qui ne sont pas là, à faire semblant qu'ils l'interrompent et dérangent son cours magistral, à s'adresser à une collègue de travail qui pourrait devenir plus, à une directrice qui ne lui fait pas la vie facile ou à un commissaire qui se prend pour le nombril du monde...

Parce que Bashir Lazhar, c'est l'histoire d'un enseignant arabe sans papiers que l'on embauche comme suppléant de dernière minute dans une classe de sixième année – faute de trouver rapidement quelqu'un qui soit disponible et légalement qualifié à quelques heures d'avis –, un réfugié politique qui sera accueilli comme un chien dans un jeu de quilles avec sa dictée d'un extrait de roman de Balzac à son premier jour en classe. Et malgré quelques maladresses, quelques difficultés liées au choc culturel, Bashir fera son chemin dans le cœur des enfants et ceux-ci lui rendront bien. Malheureusement, comme c'est souvent le cas dans notre société faussement accueillante et hypocritement « ouverte » sur le monde, les enfants seront plus ouverts et disponibles au changement et à la diversité que les adultes. Sachant qu'en général, les programmations des théâtres sont faites au moins deux – parfois trois – ans à l'avance ou au minimum, que certains projets sont prévus longtemps avant d'arriver sur les planches, Sylvain Bélanger était-il déjà happé par la crise des migrants syriens lorsqu'il s'est dit : « Tiens, Bashir Lazhar, pourquoi pas ? » Aurait-il pu prévoir l'élection de Donald Trump et les ressortissants, réfugiés et migrants haïtiens qui allaient se bousculer à nos frontières pour venir dormir dans notre Holiday Inn

improvisé, l'éléphant blanc de Roger Taillibert et de Jean Drapeau érigé pour les Jeux Olympiques de 1976 ? Qu'à cela ne tienne, Bashir Lazhar reprend du service à un moment dans l'histoire où nous sommes tous plus sensibles que jamais à cette mouvance troublante, où nous entendons parler quotidiennement de populations presque entières qui tentent de fuir des pays qu'ils ont aimés mais qu'ils ne peuvent plus habiter en toute sécurité.

Rabah Aït Ouyahia, sous l'habile direction de Sylvain Bélanger, nous offre un Bashir Lazhar attachant, touchant, drôle, tendre. Ce casting audacieux s'avère étonnamment judicieux et les préjugés que l'on aurait pu avoir devant ce « non-acteur » qui s'attaque à un premier rôle casse-cou s'évaporent rapidement.

La saison 2017-2018 de la salle principale du Théâtre d'aujourd'hui s'ouvre donc sur un nouveau classique de notre dramaturgie, grâce à la vision d'un directeur artistique qui n'a pas froid aux yeux et à un nouvel acteur qui, avec son metteur en scène, prend « à bras-le-corps les défis de l'ouverture et de l'équité », comme le souligne Sylvain Bélanger dans le programme. Un triple jeu réussi.